

❖ TOUS LES JEUDIS ❖

16
PAGES

L'EPATANT

30
Cent.

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

HUMORISTIQUE

ABONNEMENTS } Paris et Départements : Un an, 15 francs ; Six mois 8 francs.
Etranger : Un an, 20 francs ; Six mois 11 francs.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste. — Compte chèque postal : 269-10.

PRIS PAR LES JAMBES



— Ouf ! Sauvé ! s'écrie Limace avec très peu d'à-propos.

PRIS PAR LES JAMBES



Dans les petits patelins de la zone rouge, il n'était pas rare de voir sitôt après l'armistice quelque habitant du pays rechercher patiemment, dans l'amas de décombres qui fut sa maison, le trésor ou les objets de valeur cachés au moment de l'exode devant la ruée boche. Le sieur Limace pratiquait aussi ce genre d'exercice. Avec le flair que lui donnait une longue habitude de la cambriole, il se char-

geait d'aider aux recherches. Mais il ne restituait pas les objets récupérés à leurs propriétaires, moyennant un léger pourcentage. Il préférait les garder pour soi. Un jour, Limace eut la chance de mettre la main sur un bas de laine bien garni qu'il venait de déterrer. Le gendarme Crapouillot, en veine lui aussi, eut enfin la chance de mettre la main sur Limace, pris sur le fait.



Limace a le plus grand respect de l'autorité. Il ne se soucie pas d'entamer avec elle une lutte inégale. Il se découvrit respectueusement, remit le bas de laine entre les mains du gendarme Crapouillot et se déclara prêt à le suivre sans rouspéter, ajoutant qu'il s'estimait très honoré d'être vu en aussi bonne compagnie. Devant tant de bonne volonté, le gendarme desserra son étreinte. « Ça c'est gen-

til d'votre part, dit Limace. Je n'vous cacherai pas que j'suis un peu faiblard. A preuve que j'ai les haricot, en dentelle et les guibolles en pâte d'foie, c'est que j'vais sûrement buter dans c'te grosse pierre qu'est en travers de la route! » Limace buta en effet et réussit, à force d'acrobaties, à se débarrasser du gendarme.



Ceci acquis, Limace s'empressa de déguerpir avant de permettre à Crapouillot de remettre son centre de gravité à l'endroit précis prescrit par les règlements militaires. Limace en mit tellement qu'il se trouva bientôt à une distance qu'il jugea suffisante pour se permettre de s'arrêter un moment pour souffler. Il s'affala le long d'un mur en

ruine. « Ouf! sauvé! » s'écria-t-il avec très peu d'à-propos. Il ne se doutait pas que deux mains passées par le soupriail de ce qui fut une cave étaient en train de le ficeler. Aussi ressentit-il un épatement extrême en voyant un individu surgir devant lui revolver au poing. « Haut les mains ou je te brûle! rugit l'homme armé. — D'où sort-il, c't'oi,



« Jeau-là? » fit Limace en roulant des yeux de cabillaud dans le court-bouillon. Il obéit cependant. Lever les bras en l'air ne l'empêcherait pas de courir. Pour cette opération, les jambes suffirent. Limace leva donc les bras au ciel. Mais, quand il voulut mouvoir ses jambes pour prendre la fuite, il tomba sur les naseaux. « Ça y est! gémit-il. J'ai fait! L'cochon y m'a entravé! » Le gendarme Cra-

pouillot accouru remercia le policier en bourgeois qui venait de lui donner ce sérieux coup de main. Et tous deux transportèrent le délinquant à la gendarmerie. Depuis, quand Limace fait allusion devant de braves gens, aux services qu'il a rendus dans la zone rouge, il dit: « Un jour, j'ai été pris par les jambes... » Et l'on croit qu'il fait allusion à une crise de rhumatisme.

COLLECTION D'AVENTURES : La plus intéressante, la plus variée, la moins chère.

Vient de paraître : **LES ÉTRANGLEURS DE BATAVIA**

Quatrième volume de la série intitulée : **LES NAUFRAGEURS DE L'AIR**

EN VENTE PARTOUT - LE VOLUME - 40 CENTIMES

Envoi franco contre la somme de 0 fr. 55, adressée à l'Administration de l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS (X). - Aucun envoi contre remboursement.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 768

ENIGME. — Abeille.
CHARADE. — Fleuron.
CASSE-TÊTE. — Estelle, Louise.
LOGOGRIPE. — Jeu, Jeun, Jeune.

MOTS CARRÉS.

L U T H
U M E A
T E S T
H A T E

1^{er} CALEMBOUR. — Saint Louis.
2^e CALEMBOUR. — Recueillir une succession.

Enigme.

Très célèbre empereur romain
Qui sut tenir son peuple en main.
Mon nom désigne un personnage
Bouffon, comique, point sage!

Charade.

Mon premier fait partie du fusil.
Mon second est un grand récipient.
Mon tout sert à faire de la dentelle.

Casse-tête.

Avec ces lettres, formez deux prénoms.

a c e e e f i n n r r s

Logogriphe.

Mes deux premiers ne chargent pas.

Ajoutez-m'en un : je suis un enduit pour cuire les vases.

Ajoutez-m'en deux : je suis instrument de musique.

Ajoutez-m'en trois : je suis un démon taquin.

Mots carrés.

1. Indique les rides (verbe)
2. A les couleurs de l'arc-en-ciel.
3. Sert à harponner.
4. Fabuliste grec.
5. Mettre les rônes (verbe).

Calembours.

- Quelle est la salade que préfèrent les marins?
- Comment calmer une femme furibond?

RÉBUS

Trouver une phrase.



Solutions de ces divers amusements, dans le n° 767.



LA LIBELLULE BLEUE

I

Que de choses « possibles » ne se sont pas réalisées ! Combien de fois n'avons-nous pas, tous, songé à « ce qui aurait pu être » et qui n'a pas été.

Les Musulmans, qui croient à la fatalité, répondent que tout ce qui aurait pu être a été et que tout le reste n'est qu'une réverie de notre esprit...

John Strobbs n'est pas de cet avis. Il a vu, il a senti, il a constaté l'existence d'une chose qui n'existe plus, qui n'existera peut-être plus jamais, mais qui a existé, et qui existerait encore, si les événements ne s'étaient pas chargés de l'annihiler. Et cette chose eût sans doute changé la marche de la civilisation...

Mais à quoi bon raisonner sur ce qui pourrait avoir été !

Ce ne sont pas les possibilités de la destinée que nous nous sommes donné la tâche de relater ici, mais tout simplement les aventures de John Strobbs. Et celle dont on va lire le récit est peut-être, de toutes, la plus étrange.

Un soir d'hiver, donc, John Strobbs, vêtu en marin « à terre », c'est-à-dire sans emploi : gros souliers à clous, jersey de laine, pantalon de drap épais, casquette de même étoffe, était entré dans un des saloons de la *Barbary Coast*.

Pas plus que le saloon en question n'était un salon, la *Barbary Coast* n'est pas la Côte de Barbarie.

Pour ceux qui l'ignorent, la *Barbary Coast* est simplement le nom du quartier des marins, à San-Francisco. Et les saloons ne sont autres que des bars. Ces saloons sont nombreux dans la *Bargary Coast*. Il y en a un dans chaque maison !

Depuis la prohibition (Lois prohibant la fabrication et la consommation du vin et de l'alcool, aux Etats-Unis) l'on n'y boit plus que du thé et du sirop. Du moins officiellement. Mais il n'est pas un barman qui se respecte qui ne sache procurer aux clients dont il est sûr un bon cordial ou un excellent revival. Traduisez un verre d'alcool...

Le saloon où était entré John Strobbs n'avait rien de bien particulier. Un saloon comme tous les saloons : des tables solides, fixées au sol, des tabourets branlants, un haut comptoir muni d'une rampe de cuivre, et, aux murailles, des tableaux-réclames de marchands de tabac ou de cigares.

John Strobbs était venu là pour rencontrer un Chinois de sa connaissance qui devait lui donner des détails sur un contrebandier d'alcool, M. Higgins.

John Strobbs, en effet, projetait de regarnir un peu la cave de sa villa des *Monts Tamalpais* ; naturellement, il comptait effectuer cette opération sans déboursier un cent. En y gagnant,

même, si c'était possible. Et le détective-cambrioleur espérait bien que le contrebandier d'alcool ferait les frais de l'opération.

Ayant vidé sa troisième tasse de thé, John Strobbs tira le gros oignon de nickel qui, pour la circonstance, lui servait de montre. Les aiguilles en marquaient dix heures et vingt minutes.

Or, le Chinois avait promis d'amener Higgins vers dix heures...

John Strobbs soupira. Il n'aimait pas les gens inexacts. Chacun a ses faiblesses.

— Affaire manquée ! pensa-t-il. Le Jaune se sera fait coffrer... à moins que ce soit Higgins qui se méfie... La vie devient bien difficile !

Le détective-cambrioleur, pourtant, attendit. Il avait disposé de sa soirée.

Posément, avec des gestes précautionneux, il bourra de « navy cut » une grosse pipe à fourneau d'amiante et en tira de gourmandes bouffées.

Dix heures et demie.

Higgins et le Chinois ne venaient toujours pas.

Autour de John Strobbs, c'était un nuage épais composé d'un mélange de fumée de tabac, de vapeur d'eau chaude et de relents de whisky.

Les conversations allaient leur train, ponctuées d'interjections et de coups de poing sur le bois des tables. Dans un angle, plusieurs gentlemen à faces de pain d'épices — des mulâtres ou des métis — jouaient au poker. Pas d'argent devant eux. Par précaution : la police pouvait survenir. Ces gentlemen inscrivaient chacun sur une petite ardoise le montant de leurs enjeux. Ils jouaient en silence, une ride au front, leurs lèvres serrées, leurs yeux en éveil.

Non loin d'eux, un gros nègre, installé sur un tabouret, faisait miauler un concertina, petit accordéon.

Plusieurs marins, deux par deux, dansaient entre les tables en se dandinant comme des ours malades.

Et les deux garçons du bar — des gaillards à qui, sur une route déserte, l'on eût tendu son portefeuille avant qu'ils ne parlissent — circulaient en traînant leurs espadrilles sur le sol. Par moments, ils tiraient de dessous leur veste un flacon plat, versaient rapidement quelques gouttes du liquide qu'il contenait dans la tasse d'un des buveurs et recevaient en échange une bank-note. Le flacon était plein d'alcool de pommes de terre, et le prix de la rasade était d'un dollar. Il faut savoir payer ses vices.

Rien de tout cela n'échappait à John Strobbs, et son regret de ne pas voir arriver Higgins n'en était que plus grand. Car il pensait que le contrebandier devait gagner beaucoup...

Une fois de plus, la porte extérieure du bar s'ouvrit. Joueurs, danseurs, consommateurs tournèrent la tête avec ensemble. Tous avaient des raisons

plus ou moins plausibles de redouter l'arrivée de la police.

Ce ne fut qu'un pauvre hère qui entra. Un chapeau melon, roussi par le temps, cabossé par les coups, gras à pouvoir faire du bouillon, le coiffait. La barbe de l'inconnu, qui n'avait pas été rasée de plusieurs jours, faisait penser à la toison d'un porc-épic.

L'homme, pour masquer l'absence de sa chemise, avait relevé jusqu'à son menton le col râpé de sa redingote. Les franges de son pantalon bossu aux genoux tombaient sur ses souliers recroquevillés et béants.

Le misérable tenait sous son bras un violon enveloppé d'un linge soi-disant blanc, et qui avait dû être une chemise.

Ses yeux, d'un bleu pâle, éblouirent, aveuglés par la lumière, et firent le tour de la salle. L'homme toussa.

Il s'arrêta à trois pas de la porte et, d'une voix rauque et mal assurée, murmura :

— Gentlemen ! Je vais avoir l'honneur de vous jouer quelques...

Le malheureux n'acheva pas. Un des garçons, sur un signe du patron trénant derrière le comptoir, s'était rué vers lui et l'avait saisi par les épaules :

— Dehors ! Rascal ! Pas de pouilleux ici ! Oustel !

— Pardon ! J'offre une tasse de thé à ce gentleman ! coupa une voix autoritaire.

C'était John Strobbs qui, apitoyé, s'était levé.

Le garçon se retourna, échangea un coup d'œil avec le barman, et, lâchant le misérable, grommela :

— Well ! Du moment que ce gentleman vous offre à boire, allez vous asseoir ! Mais, attention, no shenanigan ! Pas de blagues ! Ne sortez pas votre crincrin ! Nous sommes dans un saloon qui se respecte, ici !

L'inconnu, sans mot dire, s'inclina et, à pas lents, se dirigea vers la table de John Strobbs.

— Asseyez-vous, monsieur ! fit le détective-cambrioleur, tranquillement. J'attendais des amis ; puisqu'ils ne viennent pas, vous me tiendrez compagnie !

— Je... je vous remercie, monsieur ! murmura l'homme de sa voix tremblante.

Il posa avec précaution son violon sur un des tabourets et s'assit.

Presque aussitôt, le garçon arriva avec une tasse et une théière qu'il déposa sur la table en montrant ostensiblement le dégoût que lui inspirait ce client déguenillé.

John Strobbs versa lui-même dans la tasse le liquide inquiétant débité sous le nom de thé par le barman.

L'homme but à petits coups. John Strobbs remarqua qu'il frissonnait de fièvre.

— Ah ! Je me sens mieux, murmura-t-il après avoir reposé sa tasse. Je vous

L'INFERNALE MARQUISE. — XXXIX.

remercie, monsieur ! Je n'avais rien mangé ni bu depuis hier soir...

Il soupira.
— Et dire que, peut-être, je serai millionnaire dans quelques jours ! conclut-il. Je... je suis trop fier... j'ai refusé... de l'argent d'avance... Je ne voulais pas montrer ma détresse... et puis, j'avais encore un billet de deux dollars... dans la coiffe de mon chapeau : on me l'a volé cette nuit, à l'asile !...

L'homme respira avec force et se remit à claquer des dents.

John Strobbins, à qui rien n'échappait, surprit dans son regard l'horrible anxiété de la faim.

— Des sandwiches ! commanda-t-il au garçon.
(A suivre.)

GRÉVISTE



— Voyons, baigneur, ne me lâchez donc pas, je vais me noyer...
— Quelque vous voulez, ma p'tite dame, aperçois le signal de la grève générale, peux pas désobéir au syndicat.



— Si vous entrez dans mes vues, je vous donnerai un petit pot de vin.
— Allez-y d'une barrique et on pourra s'entendre.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — La marquise Braccini conspire avec Louis d'Orléans contre le roi. Sachant que celui-ci a remis un testament à Robert d'Orville, afin de le porter à Paris, elle fait attaquer Robert et son ami Richard, pendant leur route. Mais ces derniers se défendent, et s'éloignent au grand galop. Non sans mal, ils arrivent à Vendôme où ils se ravitaillent. Richard solda leur addition à l'hôtelier quand... ce dernier traite le vieil Ecossais de coquin. Richard va s'élaner sur l'aubergiste, mais, à un signal, les ennemis surgissent. Mac Clélan tue deux, en blesse plusieurs autres, pendant que Robert parvient à s'enfuir d'un autre côté, mais l'hôtelier, lui lançant une grande couverture sur lui, paralyse ses mouvements. De Biennes fait ligoter Richard et le fouille. Voyant que l'Ecossais n'a pas le testament du roi, il repart avec sa troupe. Mac Clélan, ligoté, est conduit chez le Gouverneur de Vendôme qui lui fait rendre la liberté, puis l'Ecossais part sur les traces de Robert. Ce dernier, qui a fait diligence, arrive à Paris, chez le président de Fresnay et lui remet le précieux parchemin. D'Orville se rend chez M. de la Trémouille, le nommé capitaine d'une de ses compagnies et le garde à souper.



Ah ! si d'Orville avait vu en face de lui son vieux Mac Clélan, sa joie eût été complète ; malheureusement, il ignorait toujours ce qu'était devenu le brave Ecossais, aussi l'inquiétude l'empêchait-elle de goûter pleinement la minute présente. Le souper terminé, comme le maître de céans parlait de lui faire donner une chambre dans son propre hôtel, Robert l'arrêta : il avait quelques affaires à terminer le soir même et, à son grand regret, il ne pourrait accepter l'hospitalité de son hôte. « Eh bien sois, messire, allez donc, mais n'oubliez point que dans trois jours je passe la revue de mes compagnies de gens d'armes. — Soit, monseigneur, je serai exact au rendez-vous, » riposta le baron. Quelques minutes plus tard, enveloppé dans son manteau, il quittait

l'hôtel de la Trémouille, se dirigeant vers le quartier des Halles où il comptait passer la nuit dans quelque auberge, les portes de la ville étant fermées à cette heure. Le lendemain, dès l'aube, il se mettrait en route. Tandis que Robert soupait chez son futur chef, d'autres événements se déroulaient dans l'île Saint-Louis. Vers neuf heures du soir, quelques instants avant la fermeture des portes, une troupe de cavaliers, blancs de poussière, s'était présentée à la porte du sud. Son chef, qui n'était autre que le comte de Biennes, avait questionné les archers de garde, leur demandant s'ils n'avaient pas vu passer un voyageur dont le signalement correspondait à celui de Robert d'Orville.



Sur leur réponse affirmative, de Biennes eut un geste de contrariété, puis, suivi de siens, il gagna sans mot dire la rue de la Grande-Truanderie. Il y avait là nombre de cabarets mal famés, servant de quartier général aux coupe-jarrets, aux mauvais garnements de toutes sortes. Rarement, les soldats du guet s'y hasardaient, une fois la nuit tombée ; de Biennes pensait avec raison que ses hommes et lui y seraient en sûreté. Il vint donc s'installer avec sa troupe dans un bouge à l'enseigne de la Pomme de Pin, et appelant un de ses cavaliers nommé Gaucher, chenapan dont l'habileté lui était connue, il lui glissa quelques mots à l'oreille. « Bien, monseigneur peut compter sur moi, il

sera satisfait, » répliqua Gaucher en s'éclipsant. Le spadassin, quittant le cabaret, s'enfonça dans le dédale des ruelles presque obscures et bientôt il atteignait l'île Saint-Louis. Toutes les demeures étaient déjà closes ; les passants ne se faisaient de plus en plus rares et Gaucher, quelque peu inquiet, se demandait à qui s'adresser lorsqu'il aperçut une lumière s'échappant d'une modeste échoppe située à une centaine de pas de l'habitation de messire de Fresnay. C'était la boutique d'un fripier, lequel se disposait à aller se coucher. « Holà ! mon maître, fit le coupe-jarret en poussant la porte, un mot je vous prie... »



Ce disant, il montrait un écu ; cette vue alluma une lueur de convoitise dans les yeux de son interlocuteur. « A ce prix-là, je vous en dirais toute la nuit, » répondit-il. Satisfait, Gaucher lui demanda si, dans la soirée, un jeune homme qui semblait avoir fourni une longue route, ne s'était pas présenté chez le président du Parlement ; la réponse du fripier fut affirmative : il avait remarqué Robert d'Orville à l'arrivée comme au départ. L'envoyé de de Biennes savait ce qu'il voulait et sans écouter les remerciements de l'obligeant commerçant, il reprit prestement le chemin de la Pomme de Pin. Durant son absence, ses camarades avaient fait ample connaissance avec le vin contenu dans les caves de l'établissement, aussi étaient-ils

prêts à se remettre en route. Le comte de Biennes n'eut pas plus tôt entendu le rapport de son espion qu'il jeta un ordre bref ; aussitôt les verres furent vidés, les rapières accrochées au baudrier et, l'instant d'après, la troupe entière quittait le cabaret. Lorsqu'elle déboucha sur le quai, celui-ci était parfaitement désert. « Bien, murmura de Biennes satisfait, ainsi nous ne serons pas dérangés. » Et, sans plus hésiter, il vint frapper hardiment à la porte du premier président, cependant que ses hommes se dissimulaient dans les encoignures voisines. De Biennes frappa longtemps sans obtenir de réponse ; enfin une fenêtre s'ouvrit au premier étage et messire Jacques de Fresnay se pencha au dehors. (A suivre.)

Demandez partout, dimanche prochain, le numéro 19 de

LE FILM COMPLET
EDITIONS mon Ciné

qui publie :

LE TAXI 313 X 7
Roman-Ciné complet.

Le numéro : 25 centimes

Envoi franco contre la somme de 0 fr. 30 adressée à l'Administration du FILM COMPLET, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

Aucun envoi contre remboursement.



RÉSUMÉ DE CE QUI A
PARU

Le capitaine Kermeur,
dit Kermeur-Vent-De-

but, a été condamné au bagne par la justice anglaise comme assassin d'un certain Louis Després qui était venu lui demander asile à bord de son navire l'Espérance, à Plymouth. Kermeur s'est évadé et est tombé au pouvoir de l'anarchiste John Slaney, qui l'a menacé des pires tortures s'il ne lui remettait pas une enveloppe que lui avait confiée Després avant de mourir, enveloppe qui a disparu. Kermeur a été sauvé par l'intervention de policiers aux ordres du remisier Pierre Frottet. Mais Slaney, se voyant dérangé, a fait sauter son repaire, et Kermeur trouvé dans les décombres, a été consigné à la disposition de la justice. Frottet l'a fait évader et l'a amené à bord de son yacht Simoun, ancré dans le port du Havre, où il lui a appris que lui, Frottet, Després et Slaney avaient reçu en héritage de leur commun oncle, le physicien Patrice Gimbel, trois enveloppes contenant à elles trois une formule devant permettre de rendre l'air irrespirable. C'est pour avoir son enveloppe que Slaney a assassiné Després. Kermeur et Frottet s'entendent pour ravoir d'abord l'enveloppe de Després et ensuite celle de Slaney. La formule reconstituée sera remise au ministre de la Marine française. Dans la nuit qui suit, Kermeur découvre l'ancien mousse de l'Espérance qui, sans place, couchait chaque soir sur le Simoun. C'est lui qui a l'enveloppe. Il l'a laissée chez une logeuse. Le matin venu, Kermeur et Frottet, qui vient d'aviver, l'envoient chercher le fatal document. Il le rapporte. Frottet et Kermeur reconnaissent l'enveloppe, qui est intacte.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME AU NEZ CASSÉ

XVI

Oui, c'était bien l'enveloppe remise par l'infortuné Louis Després à Kermeur. Impossible de s'y méprendre.

L'ancien capitaine de l'Espérance, ému malgré son impassibilité habituelle, la considéra longuement.

Cette enveloppe ! Elle était cause de sa ruine, de son déshonneur... C'était parce que Després la lui avait confiée, qu'il avait été condamné comme assassin, envoyé au bagne... qu'il avait été assommé par Slaney, menacé des plus horribles mutilations, et finalement, gardé à vue dans un hôpital, comme anarchiste. Lui, Guillaume Kermeur ! Et c'était à cause de cette maudite enveloppe qu'il était présentement obligé de se cacher, de changer de nom, fugitif !

— C'est bien elle ! répéta-t-il enfin.

Léon Dutruc et Pierre Frottet, comprenant les sentiments qui l'agitaient, avaient respecté sa sinistre méditation.

— Regardez-la ! reprit-il en tendant l'enveloppe au remisier.

— Merci ! fit celui-ci d'une voix un peu tremblante.

Il se saisit de l'enveloppe et, s'étant assis devant la petite table du salon, tira de sa poche une grosse loupe avec laquelle il regarda longuement les cinq cachets de cire, l'un après l'autre.

— Ils n'ont pas été touchés ! murmura-t-il enfin.

« Tenez, capitaine ! Reprenez cette enveloppe ! Il est tout naturel que vous en restiez le détenteur. Ce soir, nous partirons ensemble pour Paris, nous serons bien armés. Et, demain matin, vous irez vous-même porter l'enveloppe au professeur Falbret, afin qu'il la remette au ministre de la Marine.

« En y réfléchissant bien, il vaut peut-être mieux, en effet, que l'enveloppe soit apportée par le professeur : c'est un homme connu. Le ministre donnera ainsi plus d'attention au secret que si c'était nous qui lui remettons... Et nous pouvons nous fier au professeur Falbret. Il a obtenu le prix Nobel : c'est une haute intelligence et un noble caractère !

— Vous pourriez, en même temps, lui confier la vôtre, d'enveloppe ? remarqua Kermeur.

— C'est ce que je ferai. Mais pas tout de suite : il me faut le temps d'aller la chercher dans le coffre où, comme je vous l'ai dit, je l'ai enfermée.

« Une fois les deux premières enveloppes en sécurité dans les archives du ministère de la Marine, nous n'aurez plus à nous occuper que de la troisième — celle que détient le basard Slaney — ce qui nous permettra en même temps de nous emparer aussi de mon scélérat cousin et de l'obliger à avouer que c'est lui qui a assassiné le pauvre Louis Després, et ainsi vous serez innocenté et réhabilité, capitaine !

« Croyez bien que le jour de votre réhabilitation sera pour moi un jour de joie ! Ce que je sais de vous m'a donné une haute idée de votre caractère. Et, maintenant que je vous connais, mon estime pour vous s'est doublée d'amitié !

— Je vous remercie, monsieur Frottet !... Je n'en mérite pas tant ! fit Kermeur de sa rude voix. J'ai toujours fait ce que j'avais à faire, et voilà tout !

— Oui, vous êtes un homme de devoir ! répliqua Frottet, en souriant pour cacher son dépit, car il venait de se rendre compte que ses flatteries avaient dépassé leur but et que Kermeur s'était cabré.

Un bruit de pas sur le pont fit diversion :

— C'est Charles, mon homme ! s'écria le remisier.

Il ne se trompait pas. Une demi minute s'était à peine écoulée qu'un quatrième personnage pénétra dans le petit salon.

Il était revêtu d'un large pantalon de drap bleu marine, à pattes d'éléphant, d'un jersey de même couleur, orné d'une grande ancre sur la poitrine et sur lequel s'ouvrait une vareuse de molleton. Son visage ridé, tanné, rougi par le vent et la mer, était complètement rasé, à l'exception des joues où descendaient une paire de favoris — des pattes de lapin — d'un jaune sale. La bouche était mince et laissait voir des chairs jaunies, le nez était long, mou et rouge. Les yeux, petits, bleu d'acier, étaient surmontés de deux épais sourcils de même nuance que les favoris. Des anneaux d'or étaient passés dans les lobes des larges oreilles d'où jaillissaient de petites touffes de poils jaunes.

L'homme, ayant franchi le seuil du salon, retira sa casquette plate, en drap bleu, ornée d'un galon de soie noire, et murmura d'une voix fluette :

— Salut, compagnie !

— Bonjour, Charles ! fit le remisier en serrant la main calleuse du nouveau venu. Je vois que tu es à l'heure ! Voici le capitaine Guillaume, dont je t'ai parlé !... M. Charles, mon homme de confiance !

Les deux marins — car Charles était certainement un ancien marin — se serrèrent la main.

— Et voilà le mousse Léon Truc... D'atroc... à qui nous sommes redevables d'avoir pu ravoir la troisième enveloppe, celle que Louis Després avait confiée au capitaine Kermeur... Guillaume Morvan.

— Ah ? Très bien ! fit Charles dont une lueur alluma les yeux bleus. Très bien !...

« Et j'ai apporté les papiers en question, capitaine Guillaume ! reprit-il en se tournant vers Kermeur. Les papiers du capitaine Guillaume Morvan !

— Je vous remercie ! répondit l'ancien commandant de l'Espérance.

Il prit les papiers que Charles avait tirés d'un portefeuille et lui tendait : un livret matricule de l'Inscription maritime, un acte de naissance et plusieurs certificats jaunies et coupés aux angles.

— Il y a tout ce qu'il faut ! remarqua Charles. Avec ça, vous pouvez vous présenter partout. Je m'y connais. Je les ai arrangés moi-même...

— Oui. C'est à toi que les a confiés le capitaine Morvan ! interrompit précipitamment le remisier.

Kermeur, qui était en train de fourrer les papiers dans sa poche, avait-il remarqué les paroles de Charles ? Impossible de le savoir — son visage resta complètement impassible.

— Et alors ? Bonnes nouvelles ? demanda Pierre Frottet à l'adresse de Charles.

— Oui. Assez bonnes. Nos hommes sont sur la piste de Slaney. Il est bien vivant. La Lovacs a l'œil crevé. Rudolph aussi est blessé. On les croit cachés dans les carrières, sous la falaise de Riquedale.

« Mais il faut agir avec prudence — car rien n'indique que l'enveloppe n° 2 soit encore en leur possession. Moi, je la crois déjà en Allemagne. En tous cas, nous avons déjà deux enveloppes, et c'est le principal. Nos spécialistes pourront...

— Certainement ! Il ne manque pas de savants officiers au ministère de la Marine, à Paris, pour tirer les déductions qui s'imposent des deux premières formules... Le capitaine le sait comme nous ! interrompit de nouveau Pierre Frottet en regardant fixement M. Charles.

Celui-ci eut un clignement d'yeux entendu et murmura :

— C'est précisément ce que je voulais dire ! Et c'est heureux, car je crains fort que nous ayons de grandes difficultés pour nous procurer la troisième enveloppe...

« A l'heure qu'il est, comme je viens de le dire, elle est sans doute dans les bureaux des services du Grand Etat-Major allemand ! Mais — n'est-ce pas, monsieur Frottet ? — nous

n'avons pas encore dit notre dernier mot, et, le capitaine Guillaume Morvan aidant, rien ne prouve que nous ne pourrions pas mettre la main sur la formule complète, que les Boches le veuillent ou non !

— C'est bien mon avis ! assura le remisier.

— Nous aurons les trois enveloppes. Nous les aurons ! articula nettement Kermeur en regardant les deux hommes. Commençons par le commencement, qui est de mettre les deux premières en sûreté à Paris !

— Nous partirons ce soir !

— Je ne pense pas qu'il soit utile de vous déranger, messieurs, fit Kermeur. Si vous le voulez bien, je partirai seul. Et je défie bien qu'on m'enlève l'enveloppe, maintenant que je suis prévenu !

— Après ce qui vous est arrivé, capitaine, vous me permettrez d'être prudent pour vous et de vous accompagner jusqu'à la porte du professeur Falbret. C'est plus sûr ! opina le remisier.

— Oui. Il faut tout prévoir, surtout avec des gaillards de a trempe de Slaney ! appuya M. Charles.

— Comme vous voudrez, messieurs ! conclut le nouveau capitaine du *Simoun*.

— Et nous partirons dès demain soir pour l'Allemagne ! ajouta Pierre Frottet. Charles a fait le nécessaire pour nos papiers. Il faut agir vite — battre le fer tant qu'il est chaud !

— Et vous avez raison, messieurs ! approuva Kermeur. Il ne me reste plus, monsieur Frottet, qu'à vous demander quelle est la solde que vous comptez m'allouer comme commandant de cette coque de noix... comme gardien, dirais-je plutôt. Car je désirerais que vous m'avanciez simplement le premier mois...

— ... qui est de mille francs ! sourit le remisier. Les voici, et tout à votre disposition pour en avancer davantage, capitaine !... Inutile de dire que les frais de voyage à Paris sont à ma charge. Car il faut tout prévoir : rien ne nous dit que nous ne sommes pas épiés...

— Et tout me dit, à moi, que nous le sommes ! interrompit Kermeur en saisissant les billets de banque que le remisier venait de tirer de son portefeuille. Hier soir, une petite torpédo a suivi votre taxi... je l'ai vue !

Charles et Pierre Frottet échangèrent un regard interrogateur :

— Vous en êtes sûr, capitaine Morvan ? demanda M. Charles.

— J'ai de bons yeux et je ne vois jamais double ! Vous pouvez m'en croire ! La torpédo naviguait dans votre sillage, et ce n'était pas pour rien !

— Raison de plus pour nous méfier plus que jamais ! murmura Pierre Frottet. Donc, il y a un train à six heures cinquante, ce soir, pour Paris. C'est une bonne heure. Il y a de l'affluence. Nous ne serons pas remarqués.

« Vous prendrez place dans le premier compartiment du premier wagon de première classe, en comptant à partir de la locomotive. Et je viendrai vous rejoindre à Rouen, où je me rendrai en automobile.

« Le mousse ici présent gardera le yacht. Tu entends, jeune homme ? Je te nomme gardien du *Simoun*, tu dois le connaître, puisque tu y couches depuis plusieurs jours ! Et empêche les autres de faire comme toi, hein ?

— Vous en faites pas, m'sieu ! J'ai l'œil ! assura Léon Dutruc, rouge de joie à la pensée qu'il avait un emploi.

— Tu donneras ton nom au capitaine Morvan qui, demain, te fera inscrire sur le rôle d'équipage ! conclut Charles. Trois cents francs par mois... et à toi de te nourrir. Ça te va ?

— Je comprends, que ça me va ! Même que je vais faire des économies ! s'écria le jeune mousse, frémissant.

— Maintenant, va te promener sur le pont ! ordonna Pierre Frottet.

— Pas avant de vous avoir dit merci, messieurs ! Et vous savez, vous pouvez compter sur Léon Dutruc !

— Mais oui ! Mais oui ! fit le remisier en souriant.

— Va ! fit Kermeur.

Le mousse disparut comme par enchantement.

Pendant une heure encore, les trois hommes échangèrent leurs impressions et leurs projets, au sujet de leur voyage en Allemagne.

Charles, qui avait dû procéder à une enquête très serrée sur

John Slaney et consorts, donna de nombreuses explications à Kermeur.

La femme Lisbeth, Lisbeth Lovacs de son vrai nom, était une anarchiste dangereuse originaire de Hongrie. Elle occupait une place prépondérante parmi les dirigeants des *International Breakers*. Quant à Rudolph, c'était un ancien professeur de mathématiques, que le jeu avait perdu et qui, de déchéance en déchéance, était devenu anarchiste, et vivait en pratiquant le jeu du bonneteau, cependant que Lisbeth se procurait des ressources en tirant les cartes aux pauvres naïfs.

Le terrible trio de bandits s'était abouché avec un membre du Grand Service d'Espionnage allemand, à qui, tout le faisait croire, il avait livré l'enveloppe dévolue à Slaney.

Mais Charles avait réussi à connaître le véritable nom de l'espion allemand à qui Slaney avait remis l'enveloppe, et tout lui laissait supposer qu'il était encore possible de lui enlever le document, ou, du moins, de lui faire dire ce qu'il était devenu. L'homme habitait Berlin. C'était donc à Berlin qu'il fallait se rendre avant tout.

— Je possède plusieurs millions... je gagne près d'un million par an à la Bourse ! conclut Pierre Frottet. Avec quelques centaines de mille francs, je peux être utile à mon pays, et lui assurer la suprématie dans le monde ! Je n'en demande pas plus !

« Grâce à l'ingéniosité de Charles, à votre vaillance, capitaine Guillaume, je suis persuadé que nous parviendrons à notre but !

« Déjà, Martin Schwartz est parti pour Berlin. Il parle admirablement l'allemand : son aide nous sera extrêmement précieuse. Et il hait les Boches. Nous pouvons nous fier à lui !

« Nous réussissons, mes amis ! — J'en suis persuadé ! fit Charles.

— Oui ! ajouta simplement Kermeur.

Quelques minutes plus tard, Charles et Pierre Frottet quittaient le *Simoun*.

Huit heures du matin sonnaient au Palais de la Bourse, tout proche. Kermeur appela Léon Dutruc et l'envoya acheter de quoi déjeuner. Le mousse était un excellent cuisinier — ainsi que le nouveau capitaine du *Simoun* le constata...

Son repas terminé, Kermeur s'étant enfermé dans sa cabine prit la flûte dont lui avait fait cadeau Pierre Frottet, et, les yeux mouillés de bonheur, un sourire de béatitude aux lèvres il tira de l'instrument une série de sons épouvantables.

Mais des coups firent retentir la porte :

— Tonnerre ! Qui vient là ? gronda Kermeur, furieux comme peut l'être un grand artiste troublé dans ses méditations créatrices.

— C'est moi, Léon, cap'taine !

— Toi ? Veux-tu que je te botte, hein ? Que veux-tu ? Entre !

Le mousse poussa la porte et apparut :

— Cap'taine ! C'est que... commença-t-il en tournant dans ses mains son bonnet troué.

Il était intimidé.

Les yeux de Kermeur lançaient des flammes de fureur.

— Eh bien ! Si tu ne peux pas le dire, chante-le ! gronda-t-il.

— Cap'taine, le... vous savez, M. Charles ?

— Oui ?

— Il avait une perruque ! Je l'ai vue remuer !... Et les anneaux de ses oreilles, ils n'étaient pas passés dans ses oreilles. ils tenaient avec une petite pince...

— Tu en es sûr de ce que tu dis ?

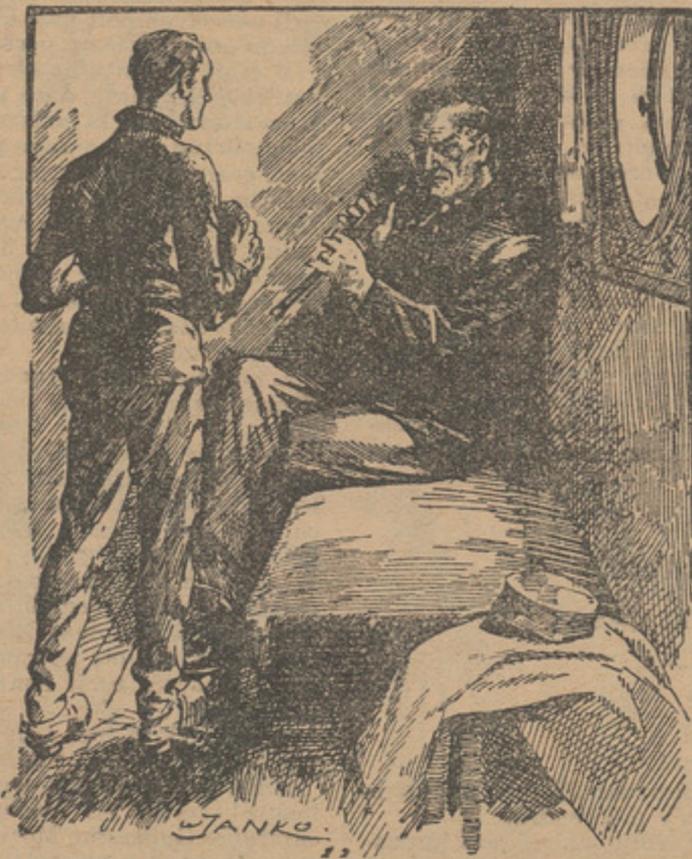
— Dame, oui ! Je l'ai assez regardé pendant qu'il parlait !

— Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ?

— Dame, vous mangiez, cap'taine... et j'ai pas osé... Rappelez-vous. Un jour, à bord de l'*Espérance*, le marmiton... je veux dire le maître d'hôtel qui vous servait, à voulu vous parler sans que vous l'interrogiez... Vous lui avez posé la soupière sur la tête ! Alors, s'pas, j'ai pas voulu recommencer !

— Tu es un limier ! Je l'avais remarqué !... Continue à observer ! Et une autre fois, raconte-moi immédiatement ce que tu auras vu !... Tu n'as rien remarqué d'autre ?

— Non !... Si !... M. Fort... Frottet et M. Charles, ils échangeaient des coups d'œil de temps en temps, comme des gens qui s'entendent !



Les yeux de Kermeur lançaient des flammes de fureur.

— Je l'ai vu! Maintenant, file! Et tâche de ne plus venir quand je fais de la musique! L'art, c'est sacré, tu entends, gamin!

— Oui, cap'taine! Et sans attendre de réponse, Léon Dutruc, rapide comme une souris, se rejeta en arrière et referma la porte.

Kermeur, après avoir réfléchi pendant quelques secondes, reprit sa flûte.

Le soir même, comme convenu avec Pierre Frottet, il prenait le rapide de Paris. Il avait sur lui fatale enveloppe, et aussi un poignard solide et un browning chargé.

Il eut beau écarquiller ses yeux, il ne put voir s'il était suivi. Jusqu'à Rouen, il fut seul dans son compartiment avec deux vieilles dames et un petit garçon.

Lorsque le rapide s'arrêta dans la capitale de la Normandie, un élégant officier de chasseurs alpins vint s'asseoir au côté de Kermeur : c'était Pierre Frottet.

Kermeur le reconnut instantanément, bien qu'il eût complètement transformé sa physionomie. Mais il n'avait pu changer la couleur de ses yeux et leur regard.

Les deux hommes échangèrent peu de mots durant le voyage. A Paris, ils descendirent ensemble et sautèrent dans une automobile qui attendait au coin de la rue d'Amsterdam et de la rue Saint-Lazare.

Kermeur reconnut le chauffeur : c'était Charles.

Sans affectation, il regarda fixement Frottet et tira son poignard de sa poche, en murmurant :

— Voilà pour le premier qui viendrait nous attaquer! — Je ne crois pas que nous courrions le moindre risque! assura le remisier. Nos précautions sont prises.

De fait, moins de dix minutes plus tard, l'auto s'arrêta devant un bel immeuble de la rue du Faubourg-Saint-Honoré — c'était là où habitait le professeur Falbret.

(A suivre.)

CAPITAINE MAHAN.

UNE AFFAIRE D'HONNEUR



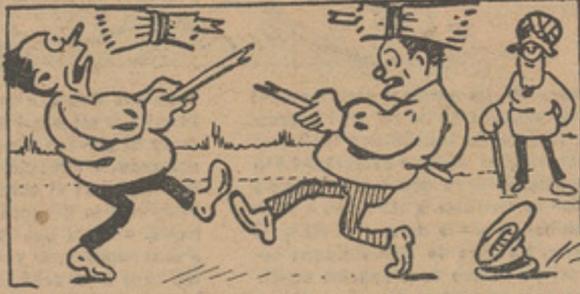
Pour une question se rapportant à leur service, Bidochard et Billambuy, tous deux cantonniers assermentés de la commune, un jour se chamaillèrent. « Tu en es un autre, » vociféra Bidochard à son collègue, en réponse à une qualification désobligeante de ce dernier à son adresse. Dans de telles conditions, la querelle ne pouvait que s'enve-



nimer, elle s'envenima donc au point que Bidochard et Billambuy perdant toute mesure et jusqu'au respect dû à leur casquette municipale, en vinrent aux mains... Ils en vinrent même aux pieds... « Pinard et mêlé-casse, se dit le garde champêtre, qui, étant en tournée, avait été témoin de cette vilaine affaire, mon devoir est de m'interposer... »



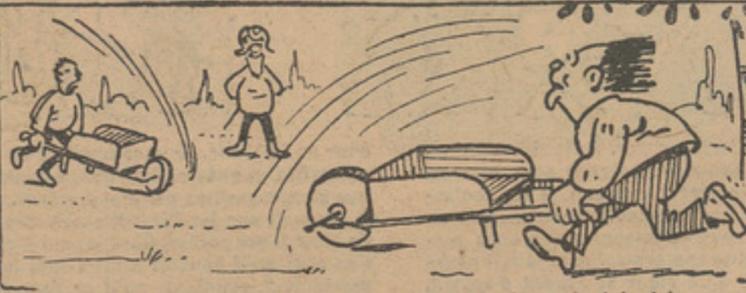
Il s'interposa donc. « Halte au falot, dit-il en séparant les adversaires, haut les mains! bas les pattes... je ferai mon rapport... deux fonctionnaires qui se chiquent le reniflor méritent d'être cassés... » Billambuy et Bidochard n'avaient point prévu cette complication... ils implorèrent la clémence du garde. « C'est l'fromji qu'vous allez nous ôter de la bouche, gémit Bidochard! Va falloir qu'on bouffe des briques, juste au moment où l'prix en augmente, » compléta Billambuy... Le garde réfléchit. « Y a qu'un moyen, dit cet ancien guerrier, pour laver votre honneur, y faut flanquer un coup de torchon. — Mais on vient déjà



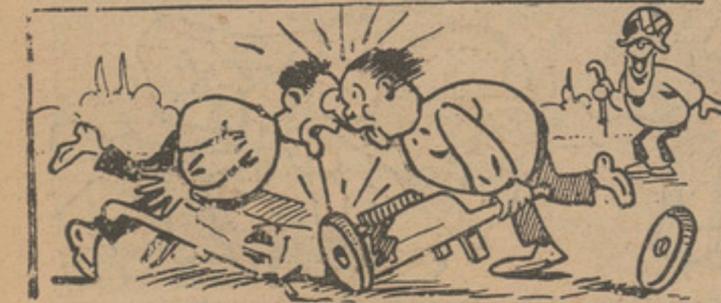
de l'faire, firent en cœur les deux intéressés. — Ça ne compte pas, répliqua le garde, c'est du duel que je cause... et comme vous n'avez ni épées, ni pistolet, ni couteau, ni rasoir, ni poison, ni même une corde pour savoir lequel de vous deux prendra l'autre le premier, vous vous battrez avec vos instruments professionnels... c'est-à-dire au balai. » Le duel eut lieu, mais n'amena d'autre résultat que le bris des deux armes. « Faut continuer avec autre chose, ordonna le garde qui tenait sans doute à voir couler le sang tant qu'y en a pas au moins un d'amoché, c'est comme si y avait rien de fait. »



Il est alors, que perplexe, le garde cherchait une nouvelle arme, lorsque sa vue s'arrêta sur les brouettes des cantonniers. « Ça y est, fit-il, heure et quart, » vous allez continuer à vous battre avec vos brouettes; dans l'ancien temps, c'est toujours comme ça qu'on se battait en duel, affirma-t-il encore, ça s'appelait le duel au « char aux mains... » à qui « gouillera l'autre en galopant au-devant de lui... » Comme



ils tenaient à leur emploi, et qu'ils redoutaient le rapport du garde champêtre, les deux cantonniers préférèrent subir ses nouvelles exigences. S'attelant tous deux à leur brouette, ils se placèrent à la distance que leur indiqua le garde, et au commandement de: « Feu », que leur cria celui-ci, ils se précipitèrent au-devant l'un de l'autre... Cette fois la rencontre fut dramatique...



Elle eut même un double résultat : la mort subite des deux brouettes, et une blessure au front, que reçurent les deux combattants... « L'honneur est sau', à présent, déclara le garde, vous êtes tous deux comportés vaillamment, le me sera pas mieux conduit moi-même, » reconnut-il valement... l'affaire enfin réglée, sous l'influence de cet unique témoin, les deux adversaires, réconciliés, se tendirent la main. « A présent, leur dit le garde, un duel



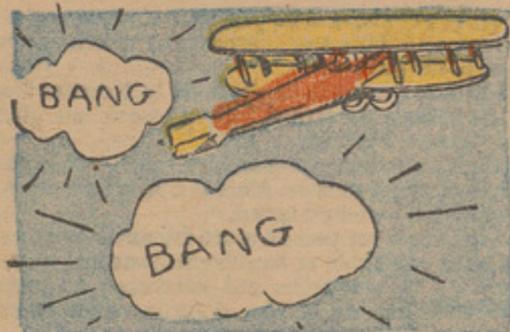
ne se termine jamais sans un bon déjeuner qu'est-ce que vous attendez pour aller le commander? — Et nos brouettes... et nos balais, bégayèrent les deux cantonniers? — En allant à l'auberge, on passera chez le charron, et puis chez l'épicemier, leur répondit simplement le garde, ce serait bien rare si vous ne trouviez pas votre affaire dans leur bazar... »



— On n'a qu'à diviser par deux! Ça fait not' poids à chacun, et ça n'a coûté que deux sous!

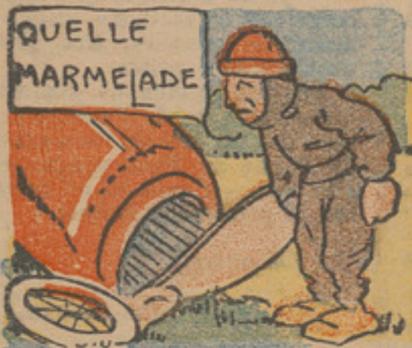


— T'es une brute! t'as pas de cœur! — Tu fais erreur, hobonne, j'en ai une douzaine dans la glacière, ceux que veux qu'on a tués cette semaine.



N'avion qui emportait les Pieds-Nickelés prenait de la hauteur, lorsqu'une explosion formidable se produisit en l'air et l'appareil fut violemment secoué. « Zut! une tempête, fulmina Croquignol, c'est bien notre veine. Pour une fois qu'il faut un temps calme. Pourvu que nous ne ramassions pas la gaufre! » L'aviateur Gordon, qui avait entendu la réflexion, ne put s'empêcher de sourire et répondit: « Il n'a jamais fait si beau. Vous ne voyez donc pas que les révolutionnaires sont sur nous avec des canons? » Il riait en prononçant ses mots. Filochard le regarda de travers et lui dit: « Il n'y a vraiment pas de quoi rire, monsieur. Si vous trouviez dans notre situation, il y a des chances que vous en mèneriez moins long. Gagnez de la hauteur ou nous sommes perdus. » Gordon s'esclaffait encore

davantage, il avait le mépris du danger, ayant été aviateur pendant la guerre et il pensait qu'il réussirait bien à échapper aux obus des soldats d'Alfonso Fuentes. Ribouldingue, qui s'attendait à toute minute à être précipité des cieux, devint stoïque et dit à ses amis: « Si je trouve la mort dans cette aventure, j'aurais que vous rapportiez mon corps sur la terre de France. Je ne désirerai rien de plus que mon dernier sommeil. » Croquignol et Filochard, en entendant cette voix lamentable retrouvèrent leur gaité et ne pensèrent qu'à se moquer des idées fustées de leur camarade. Il y avait déjà longtemps qu'ils étaient partis, lorsqu'ils furent précipités les uns sur les autres. « C'est une descente en feuille morte! » murmura Gordon.



Si les trois amis ne s'étaient solidement cramponnés, ils auraient certainement été projetés par-dessus bord. L'atterrissage fut tellement brusque qu'ils eurent l'impression d'avoir été projetés à cent à l'heure sur la surface du sol. Gordon fut le premier à sortir d'une sorte de torpeur. « Quelle marmelade! fit-il en examinant son appareil qui, en effet, était dans un état déplorable. Pourvu que mes passagers soient sains et saufs. Ça ne m'étonnerait pas, car la secousse a été rude. » Il se pencha vers l'avant de l'appareil afin de voir comment était le moteur et vit qu'il arriverait pas à réparer par ses propres moyens. La voix de Ribouldingue résonna soudain: « Dites donc, jeune homme, c'est ça ce que vous appelez savoir conduire un avion? Moi, à votre place, je m'engagerais comme gardien de cochons

dans une ferme, parce que vous n'entendez rien à rien. — Ah! oui, fit l'aviateur furieux, c'est ainsi que vous le prenez? Sachez-le, ce qui est arrivé est de votre faute et si vous n'aviez pas poussé à bout les Mexicains, ils n'auraient pas tiré sur vous. » Ribouldingue eut une forte envie de boxer Gordon, mais il se contenta tout endolori et comprit qu'il aurait le dessous, d'autant plus que Croquignol et Filochard se dégageant des débris de l'appareil semblaient, eux aussi, très handicapés. « C'est pas tout, dit l'aviateur, je vous ai rendu un service appréciable. J'ai renoncé pour vous à une exhibition qui devait me rapporter la forte somme. Un obus a amoché mon zinc et c'est pour ça que nous avons fini par atterrir si brutalement. Dans ces conditions, casquez! »



« Ce Gordon était un homme énergique et qui ne badinait pas. En la circonstance, il savait le plus fort et usa d'une ruse. « Je préfère vous prévenir que nous sommes en territoire mexicain, dit-il, si vous êtes corrects avec moi, je me contenterai de vous laisser vous débrouiller tout seuls, mais si vous avez le malheur de marchandiser, je vous dénonce froidement aux premières personnes que nous rencontrerons. C'est à prendre ou à laisser. » Il avait tiré son browning et jouait légèrement avec. Les compères se regardèrent et d'un signe se mirent d'accord. « Je vais vous régler, fit Ribouldingue en soupirant, nous préférons mes amis moi ne pas faire de scandale. Prenez ça et fichez-vous la paix. » Il tendait un paquet de bank-notes, mais l'aviateur se mit à crier: « De quoi, vous me prenez

pour un imbécile. Je vous sauve la vie à tous et vous me laisseriez tomber comme du crotin de chèvre. Ah! non, à quatre de jeu! Vous m'avez avoué tout à l'heure que vous emportiez pas mal d'argent. J'en veux ma part ou je tire. » De nouveau, il braquait sur les Pieds-Nickelés son revolver, en sorte qu'ils furent contraints de vider leurs poches. Gordon, qui n'avait pas eu d'abord l'intention de les voler, s'aperçut qu'il pouvait avoir toutes les audaces et les dépouilla de tout ce qu'ils possédaient, estimant qu'il ne demanderait jamais trop pour s'indemniser de la perte de son avion. « Au revoir et merci, dit-il en prenant congé aussi vite que possible, j'espère qu'on ne se reverra jamais, en tout cas, je ne vous en veux pas du tout, messieurs. »



Les Pieds-Nickelés en restèrent comme deux ronds de flan. « Tomber de si haut! gémit Croquignol. Notez que je parle au propre et au figuré, puisque cet animal de Gordon nous a laissés choir de toutes les façons. Ça m'étonne, en général les aviateurs sont de bons types et celui-là n'est qu'un fripouillard de la pire espèce. En même temps, on n'a plus un sou vaillant et nous sommes dans un pétrin où probablement notre tête a été mise à prix. » Filochard eut un cri d'effroi. « Ça venait d'apercevoir un cavalier qui arrivait vers eux à toute allure. « Ça y est, exclama-t-il, ça commence bien. Voilà du monde. On a dû suivre l'avion. Si nous ne sommes pas tous plus amochés les uns que les autres, nous pourrions tenter une défense honorable, mais en l'état actuel de nos forces physiques, le mieux est de

nous rendre tout bêtement. Peut-être les Mexicains voudront-ils nous pardonner d'avoir été un peu fort avec eux. » Ils se couchèrent de tout leur long et attendirent patiemment l'arrivée du cavalier. Ce dernier, quand il fut arrivé près de l'avion, en fit le tour en se tenant à distance raisonnable et mit revolver au poing, puis apercevant les Pieds-Nickelés qui le regardaient placidement, il leur cria: « Haut les mains, vous autres! » Ils s'empressèrent d'obéir. Filochard eut la parole pour expliquer son cas particulier: « Vous serez indulgent, monsieur, si je ne lève pas la patte droite, mais elle a été amochée quand l'avion est tombé, et malgré ma bonne volonté il m'est impossible de la bouger. »

VIV...
be cav...
gala, phil...
gouvons...
mélangé...
régulière...
pool, ser...
épendit...
n'al aucu...
paraiss...
la fait c'

Le poli...
cheval, de...
et Filoch...
extraordi...
une aile...
aller trop...
que nous...
nous a le...
dox. » Le...
secousse

Si n'at...
volaine or...
gardés, de...
de nos ex...
souvrain...
pendre Na...
Il est vrai...
tête tout...
et, persua...

Un ho...
engagea...
n'oublia...
prier et q...
sorte de v...
pour évite...
ne se fait...
la main d...
est bien, ...
à no plus

VIVE L'AMÉRIQUE SÈCHE



Le cavalier inspectait sévèrement les trois personnages. « On est pris, on est pris, philosopha Ribouldingue, il ne faut pas que vous vous imaginiez que nous pouvons encore vous causer préjudice. — Avouez, dit le cavalier que je n'ai pas mis longtemps à vous rattraper? Où est l'alcool, mes amis? » Cette question parut régulière aux Pieds-Nickelés et leur ouvrit des horizons. « Comment, fit Croquignol, seriez-vous un agent de la police montée américaine? — Certainement, répondit l'homme et je vous prie de lever les bras et de ne pas les abaisser, car je n'ai aucune espèce de confiance en vous. On les connaît les contrebandiers. Ils paraissent très gentils et ensuite ils vous envoient une balle entre les yeux comme le fait s'est produit la semaine dernière, avec un de mes bons amis qui a été tué



Le policier était un honnête homme. Il possédait dans une des fontes de son cheval, des cordiaux et quelques médicaments. Il se hâta de panser Croquignol et Filochard. « Comment cet accident vous est-il arrivé? Interrogea-t-il. C'est extraordinaire. Je vous ai vu tomber de loin et j'ai eu l'impression que vous aviez une aile abîmée. — On s'est rôtis les ailes, en effet, répondit Filochard, en voulant aller trop près du soleil. Pour cesser de parler un langage aussi imagé, sachez que nous sommes trois anciens présidents de la République du Mexique et qu'on nous a débarqués sans plus de façons, grâce aux manigances d'Alcazar Fernandez. » Le policier hochait la tête et entre ses dents murmura: « Pauvres gens, quelle secousse cérébrale, tout de même! — Ah! vous pouvez le dire que ce fut une



net. » Les Pieds-Nickelés eurent un rire convulsif et Ribouldingue se mit à danser, en disant: « Vive l'Amérique sèche! Nous venons d'être roulés par un scélérat qui nous a pris tout notre argent, monsieur. On se croyait au Mexique d'où nous arrivons et vous pouvez croire que nous sommes bien contents. » Le policier ne savait que croire, pourtant la joie de ceux qu'il prenait pour des contrebandiers était si vive qu'il commença à se demander s'il ne faisait pas fausse route. Il s'approcha d'un peu plus près et vit que l'homme n'était pas disposé pour recevoir de la contrebande. Alors, il descendit de cheval et s'excusa d'avoir tant tardé à apporter des soins aux victimes de cet accident d'aviation. Il était décidé à réparer ses torts.



secours cérébrale. Songez donc, goûtez aux honneurs, avalez tout un petit pain sous sa coupe et maintenant, ne plus rien posséder, même pas un dollar. Qui, c'est pénible, mon garçon. Mais si nous revenons un jour au pouvoir, soyez sûr que nous ne vous oublierons pas. » Le policier était fixé. Il remonta à cheval et dit: « Attendez-moi bien patiemment, messieurs les Présidents, je vais aller chercher une auto pour vous transporter et je vous assure que rien ne sera négligé pour vous donner tout le confort auquel votre haute situation vous donne droit. » Il partit. Les Pieds-Nickelés ne tarissaient pas d'éloges sur lui. « Voilà un policier bien convenable, déclara Ribouldingue, il me réconcilie avec les flics. Il faudra retenir son nom. »



« Ils n'attendent pas plus d'une demi-heure, au bout de laquelle sur une route voisine on vit arriver une puissante automobile. « Chiel dit Croquignol, on a des regards, ça me touche. Sûrement que ces gens-là ont lu dans les journaux le récit de nos exploits et qu'ils tiennent à nous rendre les honneurs que l'on doit aux souverains déchus. — Je suis ému à pleurer, avoua Ribouldingue, comme je comprends Napoléon à présent. Pourvu qu'on ne nous expédie pas à Sainte-Hélène! Il est vrai que nous aurions enfin le temps d'écrire nos mémoires. » L'auto s'arrêta tout près des Pieds-Nickelés. Ribouldingue fit face aux nouveaux arrivants et, persuadé qu'il produisait sur eux grand effet, il leur dit: « Messieurs, votre



empressement nous touche, croyez que nous sommes sensibles à l'hommage que vous venez nous rendre. Le Mexique retrouvera la voie qu'il a perdue en se débarrassant de nous. Criez bien haut: « Vive le Mexique, quand même et contre tout! Vous pourrez raconter plus tard à vos petits-enfants que les trois grands Présidents qui honorèrent l'histoire mexicaine eurent en exil une attitude des plus dignes. » Filochard tira son ami par sa veste et lui dit: « Tu attises un peu, tu ne vois pas que tu les barbes! Un discours, ça va bien, mais quand ça dure trop, ça en a marre. — Tu me coupes mes effets, ronchonna Ribouldingue. C'est la barbe, la fin. Je ferai de même quand tu voudras parler et tu seras furieux. »



Un homme vêtu d'une sorte d'uniforme s'approcha des Pieds-Nickelés et les engagea respectueusement à monter dans l'auto qui était à peu de distance. Il n'oublia pas de leur donner du « Messieurs les Présidents ». Ils ne se firent pas prier et quelques minutes plus tard se trouvaient installés sur les coussins d'une sorte de voiture d'ambulance, dont les parois étaient capitonnées. « C'est épatant pour éviter les accidents, observa Croquignol, si l'on est projeté contre elles, on ne se fait pas de mal. » L'homme à l'uniforme ne broncha pas. Il mettait souvent la main dans sa poche pour s'assurer s'il avait bien son browning. « Comme on est bien, déclara Ribouldingue au bout d'un instant, je commence à m'habituer à ne plus être un grand de ce monde. » Il s'interrompit, car l'auto entra dans



une vaste propriété entourée de murs. Des gardiens surgissaient de tous côtés et venaient regarder les nouveaux arrivants. « Soyez calmes, dit celui qui était en compagnie des trois camarades, vous êtes à destination, d'ici quelques instants, vous ferez la connaissance de l'impératrice de Chine et du roi du Pôle Nord. » Cette réflexion ouvrit les yeux à Filochard. « Ah ça! dit-il, est-ce que, par hasard, on nous prendrait pour des loufoques? » Il avait à peine achevé sa phrase que des cris atroces retentirent et plusieurs bonshommes au visage convulsé coururent vers l'auto et se mirent à faire d'épouvantables grimaces. « Je suis certain, cette fois, reprit Filochard, qu'on nous conduit dans un asile d'aliénés, parce qu'on ne croit pas un traître mot de notre histoire. » (A suivre.)

LES PÉNITENTS BLANCS

❖ ❖ ❖

Jean Salèze se hâtait le long de la route obscure vers la petite lumière qui brillait à l'horizon. Son cœur battait à tout rompre, sa gorge était sèche et sa tête douloureuse, car il y avait cinq bons kilomètres de Dampierre à la ville la plus proche et le jeune garçon avait déjà accompli les trois quarts du trajet... toujours courant.

Il était tard, si tard qu'il n'avait point rencontré âme qui vive durant sa course échevelée et il s'en félicitait. Sa présence, seul à cette heure, sur les chemins, eût pu donner lieu à des questions indiscrètes qui eussent compromis la mission qu'il s'était assignée.

Le ronflement d'un moteur, au loin, le fit tressaillir. Il se retourna brusquement tout en continuant à courir mais n'aperçut rien... Et, justement, parce qu'il n'apercevait rien, une grande crainte l'envahit... La route étant toute droite depuis plus d'un kilomètre, il aurait dû distinguer les phares du véhicule qui approchait... c'est donc qu'ils étaient éteints... c'est donc qu'il était poursuivi...

A peine cette idée se formulait-elle dans son cerveau enfiévré, qu'un long rayon lumineux balaya le chemin, dominant le grondement de l'auto qui avançait à toute vitesse, une voix cria :

— Arrêtez !

Jean se garda bien d'obéir ; au contraire précipitant sa course, il se dirigea vers la haie touffue qui bordait la voie, comptant passer au travers. Mais les freins de la voiture jouèrent, elle ralentit et bientôt une main de fer saisit le pauvre Jean par l'épaule. Il voulut se défendre, deux bras solides l'encerclèrent, il se sentit soulevé comme une plume et jeté dans l'auto.

— Quel rude petit animal ! fit la voix qui l'avait hélé tout d'abord et qu'il reconnaissait maintenant. C'était celle de M. Romford. Tout ce qu'il redoutait s'était donc produit ! Il était prisonnier de l'homme qu'il allait dénoncer !...

Deux heures auparavant, revenant du collège où il faisait ses études comme demi-pensionnaire, Jean Salèze s'était arrêté à une petite auberge, au bord de la route pour boire un verre de citronnade, car la journée avait été particulièrement chaude. Il s'était assis à une petite table, sous une tonnelle, et voici que, dans le kiosque de verdure voisin, il avait surpris une conversation — qu'il jugea criminelle — entre M. Romford, riche propriétaire du pays, et un second personnage qu'il ne put apercevoir. C'était alors l'époque où de fantastiques histoires d'espions circulaient dans toute la contrée et le jeune garçon s'était aussitôt décidé à aviser la police, sans retard.

Tout de même, comment M. Romford savait-il que Jean avait entendu sa conversation ? Le collégien avait quitté l'auberge sans avoir été vu de lui, il en était sûr, il n'avait fait part de son projet à personne, sauf à son camarade Henri Thiébaud, qu'il avait croisé à ce moment devant l'auberge, le priant d'avertir ses parents qu'il ne

rentrerait chez lui qu'à dix heures du soir...

— Enfin ! songea-t-il en manière de consolation, Henri est fort capable, si on ne me revoit pas, d'aviser lui-même la police avant qu'il ne soit trop tard.

Aussi quel ne fut pas son étonnement, sa stupeur plutôt, d'ouïr le sieur Romford à la minute où il étendait Jean dans l'auto, s'exclamer :

— Thiébaud, roulez-moi ce diable-là dans la couverture

Et au chauffeur :

— Antoine, vite, à l'auberge...

La puissante machine dévorait l'espace et le prisonnier tâchait de rassembler ses idées éparses. Il ne pouvait croire à la complicité de son camarade Henri. Et pourtant la chose était claire... seul celui-ci avait pu avertir M. Romford...

Il fut interrompu au milieu de ces



Le pénitent demanda d'un ton brutal : « Votre nom ? »

amères réflexions par la musique assourdissante d'une sirène.

Le chemin, en cet endroit, faisait un coude brusque : la voiture du propriétaire, marchant tous feux éteints, corna trop tard à son tour. Il y eut un choc terrible, Jean se sentit projeté dans les airs... puis, ce fut l'anéantissement total...

— Suis-je au château de Romford ? se demandait le jeune collégien perplexe. Il était étendu sur un canapé de cuir dans une vaste chambre dont les murs disparaissaient sous des rayons chargés de livres, indiquant la destination de la pièce.

Il essaya de se lever et s'aperçut alors qu'il avait les pieds et les mains liés. Une vive douleur à la tête lui fit pousser un sourd gémissement. Oui, il devait être toujours prisonnier de M. Romford qui s'était probablement tiré indemne de la collision entre les deux autos. Dans ce cas, il ne devait point se trouver seul au château... il y avait des domestiques, tous ne devaient point être dans les confidences de leur maître, si Jean criait, peut-être viendrait-on à son secours.

Rassemblant toutes ses forces, il se mit littéralement à hurler... Mais, hélas ! bien vainement... rien ne lui répondit.

Plus d'une heure s'écoula de la sorte. Enfin, la porte s'ouvrit et un homme entra, ou, du moins, ce devait être un homme, car le nouvel arrivant était enveloppé de la tête aux pieds dans un vêtement blanc percé seulement de deux trous à hauteur des yeux. Le pauvre Jean, déjà affaibli par sa chute et les émotions précédentes, sentit un frisson glacé courir le long de son épine dorsale.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il nerveusement.

Le pénitent blanc resta muet et se mit à aller et venir, rangeant des sièges autour de la table centrale ; il posa sur cette dernière un tablier, puis un gros volume relié en cuir sombre. Les moindres de ses mouvements étaient empreints d'une telle solennité grotesque, que Jean se mit à rire... il commençait à n'avoir plus peur. Le pénitent s'approcha de lui et se mit à l'examiner attentivement.

— Que me voulez-vous enfin ? fit le jeune garçon agacé.

A cette minute, une cloche résonna dans la maison, des pas se firent entendre dans le corridor, la porte s'ouvrit de nouveau et cinq pénitents, vêtus ainsi que le premier, s'avancèrent en procession, puis s'installèrent sur les chaises placées tout autour de la table. Une place encore restait vacante : celle du milieu. Ce fut un grand pénitent noir qui vint l'occuper après avoir été cérémonieusement salué par ses confrères.

Il ouvrit le grand livre, en parcourut quelques lignes, puis ordonna :

— Amenez le prisonnier.

Deux des hommes vinrent détacher la corde entourant les pieds de Jean et l'entraînèrent. Les regards du pénitent paraissaient deux braises ardentes et diaboliques. De nouveau, le collégien sentit une véritable terreur l'envahir. Puis il se rassura, et quand le pénitent lui eut d'un

ton brutal demandé :

— Votre nom ! il répliqua avec assez de sang-froid :

— Vous savez qui je suis, monsieur Romford, pourquoi tant de comédie et de mystère ?

— Votre nom, répéta d'un ton plus impératif encore le personnage masqué. Et Jean sentit que l'étreinte des deux individus qui le tenaient se resserrait.

— Jean Salèze, se décida-t-il à répondre.

L'homme inscrivit cette réponse dans le livre.

— Que faisiez-vous dans l'automobile qui nous heurta, reprit-il, et que savez-vous de l'homme qui s'y trouvait avec vous ?

Le collégien allait d'étonnements en étonnements. Il avait cru être au pouvoir de M. Romford. Mais voici qu'il se trouvait en présence d'inconnus et comprenait que c'étaient eux les occupants de l'auto qui avait été heurtée. Le mystère s'épaississait. En quoi M. Romford les intéressait-il ? Dans quel but le questionnait-on ? Il lui fallait peser ses moindres paroles pour ne pas commettre d'imprudence.

— J'étais avec M. Romford, déclarait-il, nous faisons une promenade.

— Ce n'était pas l'heure de se promener, répliqua sèchement le pénitent

noir, et vous mentez, vous veniez tous les deux de la ville, de la Préfecture de police...

— Mais c'est faux! s'exclama Jean. Et malgré les coups, les menaces, les individus masqués ne purent rien en tirer d'autre.

— Emmenez-le dans la chambre ronde, ordonna alors leur chef, il réfléchira.

Deux pénitents se saisirent du jeune garçon qui fut entraîné sans cérémonie jusqu'à l'extrémité d'un large corridor. Un grand mur nu le terminait. Mais à la stupefaction de Jean, un des inconnus fit un geste, le mur pivota sur lui-même et l'enfant se sentit lancé dans un réduit obscur.

Quand la collision s'était produite, M. Romford avait distingué le visage d'un des occupants du véhicule bousculé. Il avait murmuré un mot à l'oreille de Henri Thiébaud et, tous deux, vivement, s'étaient lancés dans le fossé, puis, rampant à travers la haie bordant la route, avaient disparu dans l'obscurité.

Aussi, lorsque les individus qui occupaient la seconde automobile avaient sauté à terre, ils n'avaient plus trouvé que Jean et le chauffeur évanouis.

M. Romford et son compagnon, toujours courant, atteignirent l'entrée d'un bois.

— Soufflons un peu, fit M. Romford, haletant, savez-vous, mon cher Thiébaud, quelle est la raison de notre fuite : j'ai reconnu dans un des individus contre lesquels nous sommes allés nous casser le nez un des membres des « Sept », la société secrète que nous poursuivons. Il faut donc nous rendre au plus vite à la ville et emmener des forces de police pour cerner « la Maison-Rouge ».

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de Jean, murmura Henri?

— Je n'en sais rien. Pourvu que le petit ne soit pas sérieusement blessé! L'auto s'est renversée doucement, il est vrai... Mais je m'en veux de n'avoir pas parlé tout de suite au « petit » quand nous l'avons eu avec nous. Il aurait compris qu'il s'était trompé sur mon compte. C'est égal, il a failli gêner notre plan et a agi un peu en étourdi. Savez-vous ce que nous allons faire maintenant? Nous allons nous faire prêter des chevaux par Poirier, le fer-

mier devant qui nous passons, afin d'arriver plus vite.

Quelque vingt minutes plus tard, deux cavaliers galopèrent à bride abattue sur la route.

Ils s'arrêtèrent pantelants devant la station de police pour en ressortir au bout d'un moment avec une vingtaine d'agents qui se divisèrent en deux groupes : le premier se dirigeait vers la côte à deux kilomètres de là, et devait en passant recueillir le chauffeur et Jean s'ils se trouvaient encore sur le lieu de l'accident; le second, guidé par M. Romford, s'en fut par de mauvais chemins vers l'intérieur du pays.

La « Maison-Rouge », vaste bâtiment en briques construit en un endroit fort isolé passait pour inhabité. Pas une lumière ne brillait à travers les volets clos, quand les policiers y parvinrent et il fallut escalader la grille fermée à clef.

Sans bruit, ils cernèrent la maison, pendant que cinq d'entre eux y pénétraient avec un passe-partout. Au rez-de-chaussée, personne; le bâtiment était absolument silencieux.

— Nous arrivons trop tard, susurra le brigadier, les oiseaux se sont envolés vers la côte... mais, j'espère qu'ils y recevront une chaude réception de la part de nos camarades.

On monta au premier... Cette fois, un rais de lumière filtrait sous une porte à l'extrémité d'un large corridor. Tout le monde avançait sur la pointe des pieds; pourtant, une planche craqua...

Soudain, la porte s'ouvrit et la silhouette d'un des pénitents entrevue par Jean Salèze se profila brusquement dans l'encadrement. Mais, apercevant le groupe d'hommes, il poussa une exclamation rauque, tourna le commutateur électrique. L'obscurité se fit et, avant que les policiers abasourdis aient eu le temps de comprendre comment il avait disparu, la clarté des lanternes qu'ils tenaient leur montra la pièce vide.

— C'est un peu violent, s'exclama M. Romford, il ne s'est pourtant pas évanoui en fumée, il y a là quelque mystère.

La chambre fut fouillée méthodiquement, de fond en comble, on visita tous les coins susceptibles de renfermer quelque cachette, tous les panneaux pouvant être à secret. Rien...

Mais, brusquement, Henri Thiébaud qui était resté à l'entrée de la pièce et

s'appuyait machinalement contre le mur du corridor, laissa échapper un cri d'effroi. Il venait de sentir le mur céder sous sa pression.

On se précipita, en même temps qu'une voix aiguë, qu'Henri reconnut aussitôt avec un infini soulagement pour celle de Jean Salèze, dominait le tumulte :

— Au secours, au secours, par ici...

Un coup de revolver retentit qui, heureusement, ne blessa personne. Et Henri qui, dans sa chute, avait roulé sur le sol, tendit les mains vers une robe noire qui flottait à sa portée, ses doigts se refermèrent sur deux jambes auxquelles il s'accrocha. Le pénitent tomba avec un juron affreux et, en un clin d'œil, les policiers furent sur lui.

La lueur des lanternes éclairait une étrange scène : les murs ronds d'une sorte de puits sans ouverture, sauf la porte secrète, les agents d'un côté achevant de ligoter le prisonnier, de l'autre, Henri et Jean se donnant l'accolade tandis que M. Romford, souriant, s'expliquait avec ce dernier.

La « Maison-Rouge » était un nid d'espions boches. Passant l'avant-veille en cet endroit au milieu de la nuit en auto, M. Romford avait aperçu des allées et venues mystérieuses qui l'avaient intrigué. La nuit suivante, il avait établi une surveillance, et une fois fixé, il allait se rendre au poste de police le plus proche, quand il avait rencontré, à l'auberge, un des agents avec qui il parlait de sa découverte lorsque Jean Salèze avait surpris leur conversation. N'entendant que des lambeaux de phrase, le jeune garçon avait pris M. Romford lui-même pour un espion. Quant à Henri Thiébaud, plus sensé que son jeune camarade, il avait pénétré à son tour dans l'auberge, entendu la fin de la conversation, compris l'erreur de Jean. Il avait alors averti M. Romford qui, redoutant quelque imprudence de la part du jeune collégien, l'avait poursuivi dans son auto.

Grâce aux précautions prises, le reste de la bande fut arrêté au moment d'embarquer dans le sous-marin caché parmi les falaises de la côte, dans une grotte sous-marine. Et la société des « Sept » reçut le châtement de ses crimes; tous ses membres furent fusillés le lendemain.

TOUJOURS LES ACCIDENTS

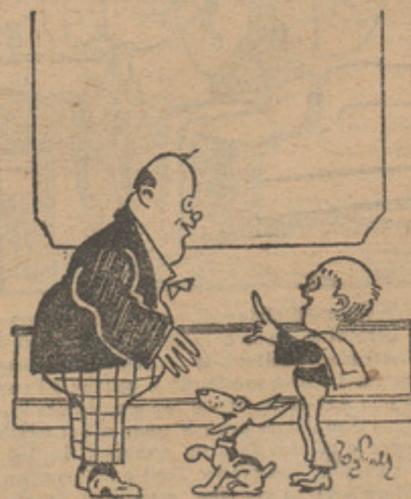


— Vous prétendez que le cycliste est arrivé sur vous à toute vitesse?
— Ah! mon bon monsieur, ce n'était pas un cycliste, c'était un cyclone.



— Ah! là là! Votre cheminée qui me dégringole sur la cafetière!
— Oh! c'est rien, vous en faites pas: elle ne pouvait pas me servir, j'ai pas de charbon.

UN MALIN



— Je lis dans tes yeux que tu viens de me raconter un mensonge.
— Ça, c'est des blagues, papa, que tu dis là... d'abord tu ne peux pas lire sans lunettes.

LE SECRET DE LA BANDE DU LOUP. — XXVIII.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Un bandit, surnommé par ses acolytes le Loup : Albert Duine, connaît un secret concernant un compagnon d'enfance Bernard Loubadre. Ce dernier qui habite un somptueux hôtel, avenue du Bois-de-Boulogne, avec son complice le docteur Fary, ne s'est rendu possesseur de sa fortune qu'en tuant, au Brésil, le millionnaire Zalaga. Duine a la preuve du crime et extorque de grosses sommes à Loubadre, qui cherche à s'en débarrasser. Le Loup, ne se sentant plus en sûreté, dans sa maison de Saint-Mandé, devient pensionnaire de l'asile d'aliénés de Charenton, à titre payant. Un des complices, Calville, gardien de l'asile, a été affecté à son service. Le Loup sort la nuit à volonté. Ses acolytes les Louveteaux, réfugiés en partie dans un pavillon proche de l'asile, ont été contraints de tuer un

brigadier et un agent de police qui les avaient surpris. Loubadre et Fary se trouvent soupçonnés par un hôtelier de Saint-Mandé d'avoir commis ce crime. La police, d'autre part, soupçonnant une bande d'être l'auteur du coup, Loubadre et Fary ont peur d'être vendus par le Loup s'il est arrêté. Ils parviennent à toucher trois millions, modeste partie de leur fortune et se disposent à disparaître. Fary, après s'être camouflé et avoir camouflé son complice, lui donne rendez-vous pour le lendemain à deux heures de l'après-midi au cimetière Montparnasse, au tombeau des Sergents de la Rochelle. Calville met le Loup au courant des recherches de la police et ce dernier menace le gardien qu'il soupçonne de trahison.



Calville subissait l'influence de Duine. Il se récria, disant qu'il demeurerait fidèle à la bande du Loup et qu'on pouvait compter sur lui. Néanmoins, le scélérat n'était guère sincère. Albert Duine s'en rendait nettement compte. Le chef des Louveteaux, désirant avant tout gagner du temps, rassura de son mieux le gardien. « Rien à craindre, dit-il, personne ne peut arriver à te soupçonner. Ce que je redoute le plus, c'est que les policiers parviennent à découvrir Quierre, qui est incapable d'être transporté. Je n'ose pas t'envoyer ce soir au pavillon. Ce serait trop dangereux. Mais j'espère que les camarades nous donneront de leurs nouvelles, dès que la nuit sera tombée, car il leur sera facile de pénétrer dans le parc par la maison de santé voisine, ainsi que je l'ai fait maintes et maintes fois. Nous n'avons donc qu'à attendre. Tâche d'obtenir d'autres renseignements sur les agissements de la police, par les conversations que tu peux avoir avec les autres gardiens. C'est un mauvais moment à passer, voilà tout. » Calville admirait Albert Duine de montrer tant de calme. Il essaya de l'imiter en vaquant à ses occupa-

tions ordinaires, mais il n'y parvint que difficilement. L'inspecteur Roussel ayant provisoirement abandonné ses recherches du côté de l'asile de fous, recueillit d'autres indices chez les habitants de Saint-Mandé, dont les demeures se trouvaient assez voisines du lieu du crime. Ce fut ainsi qu'il apprit que, pendant la nuit, divers témoins avaient nettement entendu rouler une automobile dans la rue où les policiers avaient été assassinés. Le mystère semblait insoluble, lorsque, le surlendemain du crime, le propriétaire du garage où Loubadre et Fary avaient conduit l'avant-veille leur auto, avant de se rendre à l'Hôtel de Bretagne, vint trouver les magistrats enquêteurs. « Avant-hier après-midi, dit cet homme, deux voyageurs sont arrivés chez moi, conduisant une forte limousine, qui avait dû fournir une assez longue randonnée, car la poussière en couvrait. J'ai noté le numéro du véhicule. Je vais vous le communiquer. Ces voyageurs sont repartis le lendemain vers midi.



« J'ai cru reconnaître d'après leur signalement les deux voyageurs qui ont séjourné toute une nuit à l'hôtel de Bretagne de Saint-Maurice. J'ai lu ce matin dans un journal, les déclarations du patron de cet hôtel et j'ai pensé tout de suite qu'il pouvait y avoir une liaison entre les deux faits. L'inspecteur Roussel, qui se trouvait là, prit la parole et dit : « Il est bien regrettable que vous ne soyez pas venu dès hier après-midi lorsque notre enquête tâtonnait encore. Nous pourrions avoir des renseignements sur ces voyageurs, qui me semblent en effet tout à fait suspects. Mais il n'est peut-être pas trop tard pour agir. Fournissez-nous toutes les indications possibles. Espérons qu'elles nous seront utiles à quelque chose. » Le garagiste, désireux de jouer un rôle dans l'affaire, s'empressa de parler. Les magistrats et l'inspecteur prenaient des notes. Quand l'homme se fut retiré, Roussel s'écria : « Cette fois, nous possédons une piste. Je vais faire téléphoner à la Préfecture de Police, pour savoir à qui appartient la voiture en question. Il s'agit de toute évidence d'une auto volée. Je dois maintenant vous révéler qu'étant revenu

tout à l'heure à l'hôtel de Bretagne, j'ai procédé à des constatations qui permettent d'émettre une hypothèse vraisemblable. Les deux voyageurs, qui paraissent être bien en effet, les automobilistes dont on vient de nous parler, étant logés au rez-de-chaussée, ont pu sortir la nuit de l'hôtel, sans être remarqués, en passant par le jardin. Ce qui confirmerait cette opinion, c'est qu'étant entrés dans leur chambre à huit heures du soir, ils dormaient encore à onze heures du matin le lendemain. L'hôtelier a dû frapper plusieurs fois à leur porte pour les réveiller. » Les magistrats, frappés du raisonnement de l'inspecteur, décidèrent de se rendre aussitôt à l'hôtel de Bretagne. Ils vérifièrent la véracité des dires de Roussel et l'un d'eux conclut : « L'ensemble de ces faits est fort troublant. Nous devons orienter nos recherches uniquement de ce côté. » Roussel, sans attendre davantage, revint à l'asile d'aliénés, qui était à deux cent mètres à peine de l'hôtel et demanda au directeur de se servir de son téléphone pour communiquer avec la Préfecture de Police.



La réponse qu'il réclamait ne fut pas longue à venir. On lui apprit que l'automobile portant le numéro indiqué, appartenait à un personnage très riche, Bernard Loubadre, habitant le seizième arrondissement, avenue du Bois. « Nous n'allons pas tarder à savoir, fit le policier à l'annonce de cette nouvelle, que l'auto en question a été volée et que son propriétaire la recherche sans nul doute à l'heure actuelle. » Il voulut en avoir le cœur net et téléphona chez Loubadre, dont il trouva facilement le numéro dans un annuaire. Ce fut le maître d'hôtel qui au bout du fil, le renseigna. Son maître était parti pour un voyage qui durerait trois mois. Il avait emporté sa machine, mais il ne devait pas être encore hors de France car la veille après-midi, son fidèle ami, le docteur Fary, avait téléphoné, sans dire où il se trouvait, pour donner quelques instructions. De plus, une lettre chargée contenant dix mille francs était arrivée le matin même, envoyée par le docteur. Roussel fronça les sourcils en apprenant tout ceci. Il fit répéter et préciser ses

déclarations au domestique et lui défendit de quitter l'hôtel de l'avenue du Bois, en disant qu'il allait venir enquêter sur place. L'inspecteur ayant téléphoné de bureau à celui du directeur et qui était celui où se trouvaient les comptables, divers autres employés aussi, sa conversation ne put rester secrète, comme il l'aurait fallu. En moins de vingt minutes, colportée de bouche en bouche, elle fit le tour de l'asile. Elle ne tarda pas à venir aux oreilles d'Albert Duine. Le Loup, en écoutant Calville lui faire ce récit, blêmit et crispa ses poings de rage. « Nous jouons de malheur, dit-il, c'était précisément ce qu'il ne fallait pas souhaiter. La justice s'égare sur une fausse piste, c'est vrai, mais cette fausse piste la ramènera fatalement à nous. Loubadre et Fary, ne pouvant soupçonner qu'ils sont sur le point d'être inquiétés, n'auront pas le temps matériel de se sauver. — Ils ne sont pas à leur domicile, objecta Calville, donc on ne les arrêtera pas. — Mais imbécile ! s'écria le Loup. Ils se cachent de nous tout simplement. »

CECI INTÉRESSE

**Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles
et tous les Pères et Mères de Famille**

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par

L'ÉCOLE UNIVERSELLE par Correspondance de Paris, la plus importante du monde. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celle de ses brochures qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent :

Brochure N° 411 : Classes Primaires complètes, Certificat d'études, Brevets, C.A.P., Professorats.

Brochure N° 419 : Classes Secondaires complètes, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Brochure N° 435 : Toutes les Carrières Administratives.

Brochure N° 450 : Toutes les Grandes Écoles : Normale Supérieure, Polytechnique, Centrale, Ponts et Chaussées, Mines, Navale, Coloniale, Saint-Cyr, Supérieure d'Electricité, Physique et Chimie, Arts et Métiers, Agriculture, Vétérinaires, etc... Institut agronomique, Electrotechnique, de Chimie appliquée, etc...

Brochure N° 468 : Carrières d'Ingénieur, Sous-Ingénieur, Conducteur, Dessinateur, Contremaître dans les diverses spécialités : Electricité, Radiotélégraphie, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Topographie, Froid, Chimie, Agriculture.

Brochure N° 485 : Carrières du Commerce : Administrateur, Secrétaire, Correspondancier, Sténo-Dactylo, Contentieux, Représentant, Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de Livres. Carrières de la Banque, des Assurances et de l'Industrie Hôtelière.

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE UNIVERSELLE, 10, rue Chardin, Paris (16^e)



Cette fantaisie est destinée à familiariser les lecteurs piétons avec les divers genres de véhicules.

« Si tu te fais rouler, encore faut-il savoir comment... »

Je méditais, il y a aujourd'hui une semaine sur cette maxime profonde attribuée à La Rochefoucauld, lorsque, sur le boulevard, un heureux hasard me fit rencontrer deux vieux amis d'enfance : Phaéton et Landau.

— Comment va? demandai-je en leur écrasant cordialement les pétales digitaux.

— Ça roulotte, vieux; et toi?
— Oh! moi, toujours la même chose... A la va comme je te pousse-pousse.

— A propos, observa Landau, nous voudrions savoir si tu peux disposer de ta soirée.

— Je ne vois, jusqu'à présent, rien qui m'en empêche, affirmai-je.

— En ce cas, reprit-il, je t'invite à participer au banquet que nous donnons au *Shariot d'Or*, en l'honneur de

Cicéron Lefrein de la Bagnole, l'audacieux sportsman, revenu en tramway, et ce matin seulement, de son long et périlleux voyage d'exploration à Becquetons-les-Bruyères.

— Pour fêter ce raid sensationnel le soir même de son arrivée, il n'y avait pas de temps à perdre, déclarait Phaéton, et je te prie de croire que nous avons fait diligence.

Calèche faire à ce banquet? C'est ce que je me demande et vous aussi, probablement... Que voulez-vous, ma curiosité avait été mise en éveil, et j'étais impatient de contempler les traits de ce légendaire *la Bagnole*; voilà mon excuse.

Bras dessus, bras dessous, nous arrivâmes au restaurant en question.

Je dois reconnaître, avant tout, que le comité avait bien fait les choses.

La table était dressée dans une grande salle, tapissière en papier gaufré et imitant, à s'y méprendre, le cuir de Cordoue.

Je jetai un pâle et furtif

coup d'œil sur le menu. Je vous prie de croire qu'il avait été élaboré avec soin. On avait bien écrit mammifère avec quatre M, et je ne supposais pas *tandem* à cet animal, mais ceci n'est qu'un détail... Fermons la parenthèse à cause des courants d'air.

Je disais donc que le menu ne laissait rien à désirer, car un homme de la valeur de Lefrein et qui n'était pas habitué à bouffer des *breaks*, ne pouvait se contenter du *brouette* noir des Spartiates, que diable! L'organisateur avait tout combiné, tout prévu... Même il avait dit au maître d'hôtel que la maison des 22 marmites télégra en cette circonstance :

— *Auto* de Saint-Galmier de peur que les omnibus et wagon tirer du vin au tonneau. Si les convives prennent la cuite, ils s'en consoleront en songeant qu'ils ne sont pas les seuls sous l'essieu... Et puis



Amédée a *char* pour les reconduire à domicile.

Il y a bien un *corbillard*, mais

nous ne le prendrons qu'à la dernière extrémité... Tu parles! Sur ce, le chasseur, qui était



à l'affût, signala soudain l'arrivée de Cicéron Lefrein de la Bagnole.

Dès qu'il apparut sur le seuil de la salle du banquet, les invités, comme un seul homme quittèrent leur siège, et toute la salle, debout, après l'avoir longuement acclamé par des hurrahs frénétiques, lui battit un *char à banc* d'honneur.

Cicéron, le chapeau huit-resorts à la main, envoyait à la ronde des saluts d'une rare élégance.

Je l'examinai à la dérobée. C'était un robuste gaillard, à la physionomie énergique mais fatiguée. La prématurée patte d'oie et les paupières en *capo* disaient clairement qu'il avait mené la vie à grandes guides, de même que son teint bilieux accusait une maladie de *foues*.

C'était un Breton originaire de Rennes. Il portait l'*impériale*, mais, depuis le sectionnement, il avait supprimé, en guise de

protestation, toute correspondance avec l'intérieur.

Sans abuser des fastidieuses plates-formes de l'éloquence, il piqua un laïus charmant qu'il terminait ainsi, je crois :

— Convives on est, messieurs; camion reste!

Sur ce mot d'à-propos, le maître d'hôtel annonça : « Ces messieurs sont servis! » Et chacun prit à table la place qui lui était désignée.

Tandis que dans le haut bout de la table la *Bécane* murmurait tout bas son « benedicite », on entendit soudain, dominant le bruit des cuillers expédiant le consommé à la Maréchale, la voix tonitruante de *Brancard*, un Alsacien au rude accent, car il avait la *voix ferrée* et devait avoir fait de nombreuses stations chez les *istros* rencontrés sur son chemin. Et cette voix disait :

— Allons, bon! me voilà *fardier*! C'est le troisième cheveu qui *tombereau* dans mon *patache*... C'est dégoûtant! *Charrette* les frais...

Le maître d'hôtel, pour s'excuser et calmer l'irascible convive, mit cette malpropreté sur le compte de *Victoria*, la cuisinière; puis, se parlant à lui-même, il ajoutait en aparté :

— Ah! là chipte! Elle ne pense *carrosserie* à me faire... Cette fois-ci, la mesure est comble; elle ne va pas y *couper*! Sûrement, elle a moins d'heures à passer ici que ma *voiture* à *bras*. Elle n'aura pas volé sa punition. Après, qu'elle aille

se *baladeuse* où elle voudra! Quand je pense qu'hier encore elle a osé me traiter de *triporteur*!

C'est moi *Métro-d'hôtel* qui pourrais plutôt lui reprocher de *foutragère* partout où elle n'a rien à voir...

Après le potage on servit un turbot à la sauce au *cab*. Puis, au poisson succéda un *cabriolet* suivi d'une poule à la Béarnaise.

A la vue de la volaille, ce sans-gêne de *Brancard* demanda :

— Y a *tilbury* autour?

Et, se tournant vers le sommelier, sans s'épater le moins du monde, en type qui se croit partout chez lui, il ajoutait :

— *Fourgon* du bordeaux plein mon verre, mon garçon, puisque c'est *Lefrein* qui arrose son record.

Brancard tenait une de ces cuites qui font époque dans



l'existence d'un poivrot. Il n'y avait pas le moindre doute à conserver à ce sujet.

Ses trop copieuses libations venant aggraver la quantité d'apéritifs précédemment



absorbés lui avaient donné le *haquet*. Et *Phaéton*, voyant que sa présence importunait les autres convives, cherchait le moyen pratique de s'en débarrasser.

— Eh! l'ami, l'interpellait-il, en sortant sa *monte-à-regret* de son gousset, *guimbarde* et vous? Vous savez qu'il est onze heures et *car*... Si vous demeurez loin d'ici, ce n'est pas le moment de *rater* le *coche*!

Brancard r'aimait pas la plaisanterie.

— C'est bon, fit-il; on s'en va puisque ça vous *jante*, mais sachez bien que je n'aime pas qu'on me *raile*... Et gare à celui qui *Mail-coach* en route!

Capin suffisamment l'état *autobus* dans lequel il se trouvait! Après son départ l'*entraîn* reprit de plus belle. Puis, quand on fut au dessert, notre ami *Landau* commanda :

— *Fiacre de luxe*!

Et, soudain, à la clarté des ampoules électriques, se mêlèrent les fantomatiques flammes d'un bol de punch.

On toasta derechef à la gloire et aux succès futurs de l'intrépide *La Bagnole*, qui avait mis personnellement chaque invité dans la confiance de sa prochaine exploration.

Nous mettions le pied sur l'asphalte lorsque vint à passer un panier à *salade*. Il emportait *Brancard* à qui il avait fallu mettre les *poussettes*, tant l'alcool le rendait méchant. Et du cabanon de la voiture, le pochard, mis, lui aussi, dans le secret de *Lefrein*, hurlait à plein gosier :

— A *Berline*! A *Berline*!

JO. VALLE.

DANS LES HISTOIRES EN IMAGES

Vient de paraître :

LA CHAMBRE SANS FENÊTRE

Histoire complète en un seul numéro

EN VENTE PARTOUT

Le numéro : 10 centimes.

URODONAL

Rhumatismes
Névralgies
Goutte
Gravelle
Artério
Sclérose
Obésité

lave le sang



« L'indication principale, dans le traitement de l'artério sclérose, consiste avant tout à empêcher la naissance et le développement des lésions artérielles. A la période de pré-sclérose, l'acide urique étant le seul facteur d'hypertension, on devra, avant toute autre chose, lutter énergiquement et fréquemment contre la rétention d'acide urique dans l'organisme en employant l'Urodonal. »

Professeur FAIVRE,
Prof. de clin. int. à l'Université de Poitiers

Etabli Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris
et 100 photos. Le flac. 10,50, les 3 30 fr.

DIALIROL Bain carbo-gazeux tonique
Sédatif Artério-Sclérose,
Anémie, Dermatoses, Maladies de la femme,
Arthéisme, Cardiopathies. L'étui franco 6 fr. 50,
les 3 franco 18 francs.

LINYCOL Baume balsamique
Rhumatismes, Goutte, Lumbago, Névralgies.
La boîte 6 fr. 50, les 3 18 francs.

Qui veut rester jeune et éviter les rhumatismes, le durcissement des artères, l'ensablement des veines, les varices et l'obésité doit éliminer l'excès d'acide urique, ce poison de notre organisme, et faire des cures régulières d'URODONAL.

Apprenez sur place ou par correspondance la

COMPTABILITÉ

aux Établissements JAMET-BUFFEREAU
PROGRAMME GRATUIT
96, Rue de Rivoli, PARIS

SI VOUS NE CRAIGNEZ PAS
DE CONNAITRE LA VÉRITÉ...

Laissez-moi vous la dire.

Certains faits de votre existence passée ou future, la situation que vous aurez, d'autres renseignements confidentiels vous seront révélés par l'astrologie, la science la plus ancienne. Vous connaîtrez votre avenir, vos amis, vos ennemis, le succès et le bonheur qui vous attendent dans le mariage, les spéculations, les héritages que vous réaliserez.



Laissez-moi vous donner gratuitement ces renseignements qui vous étonneront et qui modifieront complètement votre genre de vie, vous apporteront le succès, le bonheur et la prospérité, au lieu du désespoir et de l'insuccès qui vous menacent peut-être en ce moment. L'interprétation astronomique de votre destinée vous sera donnée en un langage clair et simple, et ne comprendra pas moins de deux pages.

Pour cela, envoyez seulement votre date de naissance, avec votre nom et votre adresse, écrits distinctement, et il vous sera répondu immédiatement. Si vous le voulez, vous pouvez joindre 1 franc en billet de votre pays pour les frais de correspondance.

Profitez de cette offre qui ne sera peut-être pas renouvelée. S'adresser : ROXROY, Dept. 1897 V. Emmastreat, 42, La Haye (Hollande) Affranchir les lettres à 50 centimes.

GRATUIT : Superbe Stylo, Plume or 18 carats. Ecrire au Comptoir Central de l'Est à Remiremont (Vosges). Joindre timbre réponse.

MAGIE SCIENTIFIQUE - PUISSANCE sur et tous
Broch. ill. : 0.25. MAIL ORDER. Lorient.

Vos MIGRAINES disparaîtront instantanément avec le

MIGRAINAL

La boîte franco contre un mandat de huit francs adressé à M. le Directeur des Laboratoires du Doct' Serge Paul, à Pontoise. (Exigez la bande de garantie.)

PRENEZ BIEN GARDE
AUX YEUX ROUGES

Vous avez l'œil rouge, congestionné, les paupières enflammées, larmoyantes et cuisantes. Chaque matin, vous vous réveillez avec les cils collés ou pleins de sérosités. Vous avez les yeux fatigués, des points volatils devant votre regard. Vous n'attachez aucune importance à ces malaises et, un beau jour, votre vue baisse de plus en plus. Combien de gens ont dû abandonner tout travail pour ne pas avoir soigné leurs yeux à temps. Et ils sont d'autant plus impardonnables qu'ils avaient à leur disposition un remède des plus simples et des plus pratiques que l'on peut trouver chez n'importe quel bon pharmacien. Je veux parler du *Rétinate*, vieille formule française qui, chose curieuse, était plus appliquée en Angleterre, parmi les mineurs que chez nous. Les doubles qualités du *Rétinate* en font un remède extraordinaire pour les maladies des yeux et surtout les inflammations produites par la lumière vive... le cinéma, le froid, les vapeurs, gaz, fumées, poussières, fatigues, etc... Antiseptique, il débarrasse l'œil de ses impuretés; tonique, il fortifie les muscles et les nerfs de l'œil et des paupières, conserve la vue par conséquent et donne de la vigueur et du charme à l'éclat du regard. J'ajoute que le *Rétinate* se trouve dans toutes les pharmacies.

AUX MAMANS INQUIÈTES de la TOUX de BÉBÉ ou de sa COQUELUCHE



Si vos enfants ont du rhume, de la grippe, de la bronchite, de l'enrouement, de la laryngite, ou de la coqueluche, si vous hésitez justement à leur faire absorber des remèdes, voici une médication simple et efficace qui les soulagera de suite et les guérira bientôt, tout en préservant leur entourage des risques de la contagion:

Dans un bol d'eau bouillante versez quelque gouttes d'Essence RHINOL, et faites-leur en respirer les vapeurs bienfaisantes, leur Toux, leur Bronchite, leur Coqueluche, leur Enrouement, n'y résisteront pas.

Ce qui est vrai pour les enfants, l'est aussi pour les grandes personnes, évidemment, et au moindre rhume, au moindre enrouement, essayez donc et vous serez soulagé de suite et rapidement guéri.

En outre, pour le rhume de cerveau et la migraine, il existe une OUATE RHINOL aux mêmes principes, qui s'emploie en boulettes dans les narines et qui est bien plus active et plus agréable que toutes les vaselines ou huiles mentholées ou goménolées. Enfin, il existe aussi les "Pastilles RHINOL" aussi agréables qu'efficaces qui vous permettront de soigner votre rhume à tout instant de la journée.

On trouve le RHINOL dans toutes les pharmacies et chez le préparateur Docteur E. DUBAT, 80, faubourg Saint-Denis, 80, PARIS

Essence.....	6 fr. 50	RHINOL	Ajouter pour port recommandé 0,50 pour ouate et pastilles et x fr. pour Essence RHINOL. Demandez Brochure et Renseignements gratuits.
Ouate.....	2 fr. »		
Pastilles.....	2 fr. 75		

POUR PASSER LES LONGUES SOIRÉES D'HIVER
S'AMUSER, RIRE A LA FÊTE, A LA NOCE, EN RÉUNION
La Société de la Gaité Française, 65, Faubourg St-Denis, Paris
envoie contre 1 fr. *Nouvel Album 150 pages avec gravures comiques. Farces. Physique Amusements de 1^{re} sorte. L'Hypnotisme à la portée de t^{ous}. Propos gais. Art de plaire. 1^{er} apor. seul 1^{er} danses. Sciences Occultes. Secrets d'Atelier comprenant trucs et tours de mains de 1^{er} maîtres. Pr. déf. ses intérêts par la loi. Se créer une position ou l'améliorer. Chans. Monol. Pièces de théâtre. Accessoires de Cotillon*

ACCORDEONS en tous genres.
Sonorité, Puissance.
HARMONICAS, VIOLONS, MANDOLINES, PHONOGRAPHES
ACCESSOIRES. Instruments à vent, cuivre et bois.
Conditions de vente très intéressantes. Catalogue général illustré gratis.
T. CAMPAGNE, 9, r. Trésor, Paris

TIMIDITÉ VAINCUE sans retour.
Paul SUARD, Spéc., Vincennes. Not. 0.25.

Belles Montres de Précision à 12 fr.
Pr. homme 12 fr. avec cadran lumineux 18 fr. Pour 20 fr. et garçonnet 12 fr. à dame 23 fr.
Qual. sup. 15 fr. Qual. sup. 21 fr. Qual. sup. 23 fr.
Gar. 5 ans. P. un achat de 3 montres, réduct. 4 fr.
March. 36 h. Echange admis. A chaque montre, UNE CHAÎNE gratuite. C. remb. Horlog. E. KASCHA, 153, rue Ordener, Paris (18^e).

TIMIDITÉ
Le WILL-MAKER la supprime complètement
Donne SANG-FROID - VOLONTÉ - APLÔME et rend audacieux les plus indécis. Notice 0,25.
P. BETH, Spécialiste, 2, R. de Lagny, PARIS

PLUS D'IMBERBES! PLUS DE CHAUVES!
L'Extrait Capillaire Végétal fait pousser la barbe et les moustaches magnifiques, même à 15 ans, il fait repousser cheveux, cils et sourcils. Succès assuré 70.000 Attestations. Grand format, 3 fr. 90.
Franco contre mandat ou timbres-poste
L. POUJADE, chimiste, FIGEAC (Lot).

LE RECORD DU RIRE
en SOCIÉTÉ, à la NOCE, PARTOUT. Nouveau Catalogue général de Farces, Attrapes, Surprises, Tours de cartes, Prestidigitation, Magie, Hypnotisme, Chansons, Monologues, Librairie ultra-comique. AMUSEMENTS de TOUTES SORTES. — Ce Superbe Catalogue illustré, 100 pages, 200 dessins desopilants, 8000 lignes de lecture comique, procurera à chacun des milliers d'heures joyeuses.
Envoi franco contre UN FRANC.
M^{me} GOBIN, 31, rue N.-D.-de-Nazareth, PARIS (18^e)

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTTM envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à votre volonté. Demandez à M^{me} GILLE, 169, rue de Tolbiac, Paris, sa brochure gratuite N^o 78.

TOUT Hypnotisme pour réussir en tout
Notice 0 fr. 50. P. FILIATRE, libraire, COGNÉ (Allier).

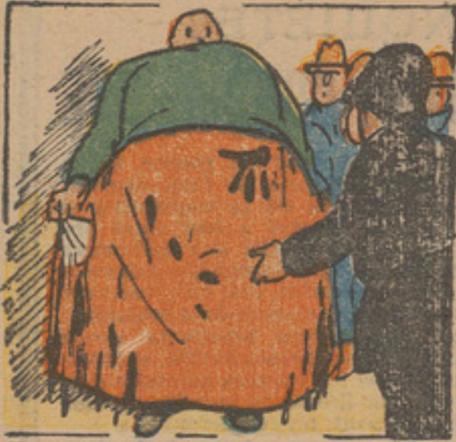
HARMONICAS LUXE 10^e
Avec cet instrument dont la justesse de sonorité est garantie, vous pouvez, jeunes et vieux, sans connaissances musicales, jouer les airs les plus mélodieux.
Modèle N^o 1, 10 fr. 64 Modèles, 12 fr. Supér. 16 fr. Contre Remboursement
Mon E. KASCHA, 153, R. Ordener, Paris

L'ENNUI c'est la MORT! **POUR RIRE et FAIRE RIRE**

Demandez les Catalogues de Farces, Attrapes, Surprises pour Soirées, Dîners et pour Noces - Articles de Physique et de Prestidigitation - Chansons, Monologues - Pièces de Comédie pour Salons, Familles et Sociétés - Librairie Amusante, Agricole et Médicale, Livres utiles et de Jeux, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc., etc.

Envoi contre 0.75 en timbres — H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris 5^e

MAISON FONDÉE en 1808



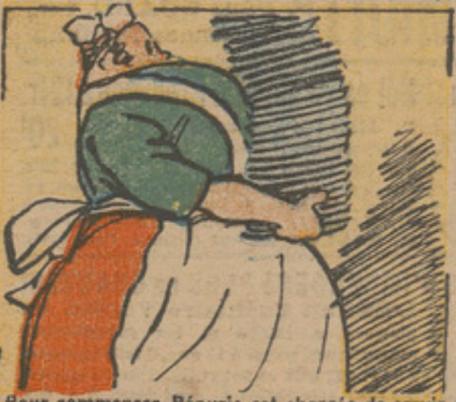
Un des policemen braque son arme contre Pénurie, pendant que son compa-
gnon lui dit : « Gardez-vous de faire le plus petit mouvement, ou bien je vous
enferme dans un monde d'où vous ne reviendrez assurément pas, pour embêter
nos copains. — Je ne bouge pas, vous voyez bien, balbutie Pénurie navrée et
résolutive, vous avez tort de me traiter par la violence. Je suis une femme tout ce
qu'il y a de doux. Il suffit de me parler gentiment pour me faire obéir. Je ne fais
pas de rouspétance, Messieurs. J'ai toujours eu le plus grand respect pour la po-
lice, vu que j'ai eu un oncle qui était garde-champêtre et qui m'a élevée dans d'ex-

cellents principes. » Les policemen ne se laissent pas attendrir par de telles consi-
dérations et mettent la grosse femme en état d'arrestation. « Je suis cependant
une honnête femme, se mit à larmoyer Pénurie, et je vous jure sur la vie de mon
mari que j'adore, que je n'ai rien à me reprocher. — Scandale sur la voie publique,
riposte un policeman: je vous invite à ne pas continuer à vous plaindre ainsi.
C'est insupportable, et si vous persistez, je vous fermerai la bouche avec un bâillon. »
La femme d'Achille se tait. Mais le gérant court derrière eux, en appelant.
Les policemen se retournent, intrigués. « Que désirez-vous? questionne l'un



d'eux. Je suppose que vous n'allez pas intervenir en faveur de cette particulière
qui vous a octroyé sur le crâne un coup formidable? — Précisément, réplique
le gérant. Il est exact que j'ai reçu un gnon sur le citron, au point qu'il a poussé
une bosse en quelques secondes. Mais j'ai le cœur compatissant et je n'en veux
aucunement à madame. Au surplus, je suis sûr qu'elle ne l'a pas fait exprès et
qu'elle le regrette à présent. Je vous propose de la remettre en liberté immédia-
tement. Je suis d'avis qu'elle a troublé la tranquillité publique et qu'à ce titre,

elle doit être punie. Qu'on lui inflige une amende, cela va de soi. D'autre part, elle
n'est pas riche et je crois même qu'elle n'a pas le premier sou dans la poche. Dans
ces conditions, je me porte garant pour elle. Je réglerai tout. » Comme le gérant
est très connu, on se hâte de remettre Pénurie en liberté et tous deux regagnent
l'hôtel. « Suivez-moi, dit le gérant, vous allez remplir les fonctions de femme
de chambre et je retiendrai l'argent de l'amende sur vos appointements. — Ça
colle, Nicole, réplique Pénurie. Je marche. » Séance tenante, elle s'habille en soubrette.



Pour commencer, Pénurie est chargée de servir à table et comme elle est con-
sidérée par le gérant comme une femme de première force, elle est priée de trans-
porter une pile d'assiettes propres. « Ce métier me répugne, songe-t-elle, mais
comment faire autrement? Si je n'avais pas accepté, j'étais conduite en prison.
Il va falloir que je combine quelque chose pour me débiter en douce. Le tout est
d'endormir la méfiance du patron et d'ici un ou deux jours, je filerai à l'anglaise.
Elle se tient ces raisonnements tout en gagnant la salle à manger, avec sa pile
d'assiettes, reposant à la fois sur le ventre et la poitrine. Soudain, un énorme mous-

tique vient tourbillonner autour d'elle. « Ah! la sale bête, gronda-t-elle, la police
ferait mieux de chasser ces animaux au lieu d'embêter le pauvre monde. Ce que
c'est agaçant d'entendre ce bourdonnement! Quelle scie! Je ne sais pas ce que
je ferais quand une musique pareille résonne à mes oreilles. Quelle barbe! Si
seulement je pouvais l'attraper ce moustique de malheur. Oh! j'en deviens pioucé,
ma parole. Ça m'énerve. Sale insecte! Viens un peu plus près, tu verras que je
ne te raterai pas. Je l'écraserai entre les doigts et te rendrai plus plat qu'un vul-
gaire pain à cacheter. »



Pénurie n'exagère pas son courroux. Elle est tout à fait hors d'elle. Le mous-
tique semble l'avoir choisie comme terrain d'expérience et tourne autour de sa
tête. « Maudite bête, tu as juré de me mettre en colère, mais ça ne prend pas. Je
garde tout mon sang-froid et je t'assure que tu écoperas dans les grands prix.
Un de plus exaspérant que ce bourdonnement. J'en ai plus que marre et je crois
que si ça continue, je ferai un malheur. En voilà un sale pays où il y a des bes-
tes pareilles. Je ne peux tolérer une chose semblable plus longtemps. » Le mous-
tique commet l'imprudence de venir à proximité de la main gauche de Pénurie.

Aussitôt, elle déclenche une attaque foudroyante et réussit à rattraper avec violence
la joue d'un des clients de l'hôtel, un Anglais assez grognon. En même temps,
elle laisse tomber la pile d'assiettes. « Après tout, je m'en balance d'avoir fricassé
la vaisselle, dit-elle, il y en a d'autre chez le marchand et je serais bien sotte de
me faire de la moussé, pour une chose pareille. Par exemple, ce qu'il y a de plus
désolant, c'est que le moustique n'a pas reçu le plus petit gnon. Ah! la crapule,
je croyais bien l'avoir touché. » L'Anglais, épouvanté, grommelle: « Aôh! mes
fesses! Je suis fichu! » (A suivre).